

Le jour où un Beatles a failli être jugé à Nice

En 1968, la star George Harrison est convoquée en correctionnelle pour avoir blessé le photographe Charles Bébert. Un Niçois ressuscite cet épisode dans le livre *Rock'n'roll justice*, dévoilé aujourd'hui.

Un client de marque le 21 janvier pour la correctionnelle de Nice : un des Beatles, George Harrison. » Non, ce n'est pas une fake news. Juste le titre d'un article vieux de 53 ans. Notre illustre prédécesseur Mario Brun le publie dans *Nice-Matin* le 20 novembre 1968. À peine croyable, mais vrai : l'un des « Fab Four » a bien failli se retrouver à la barre du tribunal de Nice. Un demi-siècle plus tard, cet épisode oublié resurgit dans un livre au nom explicite : « *Rock'n'roll justice* ».

Rock'n'roll, cette histoire-là l'est assurément. Elle met en scène un monstre sacré face à l'ami des stars. Le mis en cause : George Harrison, guitariste d'un groupe mythique auquel il insuffla des volutes de spiritualité indienne. La victime : Charles Bébert, rapatrié d'Algérie devenu figure de la photographie à Nice. Harrison contre Bébert : le match est lancé.

Nez à nez avec deux Scarabées

17 mai 1968. À Cannes, Godard et Truffaut électrisent un Festival du film bientôt stoppé net, rattrapé par la fronde sociale. À Nice, Eddie Barclay organise une soirée pour l'icône Johnny, au restaurant *La Pignata*, une institution de la colline de Fabron. Charles Bébert, 32 ans, est de la party. Il assure le photoreportage. Vers 3 h du mat', il prend congé ; sa femme, enceinte, pique du nez. Le couple quitte *La Pignata* quand il en croise deux autres : Ringo Starr et George Harrison avec leurs épouses. Soit la moitié des Scarabées.

« En 68, les Beatles sont déjà des superstars. Ils rentrent d'un séjour en Inde très fructueux, avec les mor-



Charles Bébert devant « La Pignata » avec la photo qui lui a valu d'être mis à terre, au même endroit, cinquante-trois ans plus tôt.
(Photo Dylan Meiffret)

ceaux du double album blanc : While my guitar gently weeps, Back in the USSR, Obladi oblada...

« Fabrice Epstein connaît la chanson. Avocat au barreau de Paris, il est né à Nice il y a trente-neuf ans et a grandi à Cagnes-sur-Mer. C'est lui qui signe *Rock'n'roll justice*, fruit de ses chroniques dans *Rock'n'Folk*. En prime, il est « fan de George Harrison ».

En 1968, Harrison « prend du poids au sein du groupe », où naissent les premières tensions. Ce soir-là, George et Ringo débarquent sans John ni Paul. Mais avec le mannequin Pattie Boyd, alias madame Harrison (future madame Clapton) et inspiratrice du tube *Layla*.

Ni une ni deux, « Charles Bébert prend la photo, raconte Fabrice Epstein. Excédé, Harrison se jette sur lui et lui fait un croc-en-jambe. Bébert a le genou en sang. Il veut en découdre, mais sa femme l'en empêche. Il se retrouve à l'hôpital Saint-Roch. » Un nom prédestiné. Icône rock, Harrison n'est pas un saint. Plutôt « un vrai petit boy de Liverpool, pas le si gentil garçon que voyait le public », admet son fan niçois. Bébert, lui, est à l'hosto. Son genou s'est ouvert sur le bitume, tout comme son appareil photo. Bilan : 7 points de suture et 10 jours d'ITT.

Bébert aurait alors reçu l'appel d'un ami avocat, M^e Rivoir : « J'ai

porté plainte, c'est scandaleux ! » Sauf que Bébert n'est pas chaud pour s'attaquer aux Beatles, tout juste anoblis par la Reine.

Qu'à cela ne tienne : la machine judiciaire est lancée. La tornade médiatique aussi. L'animateur Gardenne, complice de Bébert chez Radio Monte-Carlo cesse de diffuser les Beatles à l'antenne pendant dix jours – non mais ! Outre-Manche, la photo du genou de Bébert ensanglanté s'invite dans les tabloïds anglais.

Réconciliation mise en scène

Les avocats de Harrison se rendent à Nice pour transiger avec

Bébert. Objectif : éviter à la star d'être jugée pour coups et blessures. Au final, le procès n'aura jamais lieu. « Pourquoi le parquet n'est-il pas allé au bout de l'exercice ? Mystère... », s'interroge Fabrice Epstein. Il suspecte l'intervention de Pierre Pasquini, alors avocat niçois influent et futur ministre. On ne saura jamais si le tribunal niçois aurait « jugé plus durement une star », au nom du devoir d'exemplarité.

L'histoire n'en reste pas là. Quelques mois plus tard, Bébert apprend que Harrison fait escale à Nice. L'occasion est trop belle. Avec son ami Gilbert Pressenda, photographe à *Nice-Matin*, il s'invite sur le tarmac de l'aéroport. Il empoigne la main de Harrison et le salue joyeusement, sur l'air de *Hello Goodbye*. Le Beatles ne l'a pas reconnu. Il est hilare. Clic clac, c'est dans la boîte. La photo atterrit dans les tabloïds, avec pour seule explication : « Harrison et Bébert se sont réconciliés. »

Harrison s'est envolé il y a vingt ans. Mais Bébert est éternel. À 85 ans, l'inénarrable photographe viendra raconter sa drôle de mésaventure au Forum Fnac de Nice, aujourd'hui à 17 h, aux côtés de Fabrice Epstein. L'épisode figure dans son livre, entre les démêlés judiciaires de Phil Spector, Bob Dylan, Justin Bieber ou... Justice. Pour l'auteur niçois, cette histoire-là restera « l'une des plus insolites ».

CHRISTOPHE CIRONE
ccirone@nicematin.fr

1. « *Rock'n'roll justice* : une histoire judiciaire du rock », chez La Manufacture des livres. 320 pages, 25 euros. Sortie le 25 novembre, disponible dès aujourd'hui au Forum Fnac de Nice.

L'Est éclair



AINSI BERLIN

Berlin, immédiat après-guerre. Guerd, fonctionnaire haut-placé de la RDA, travaille à la reconstruction de la ville, en compagnie de Käthe. L'obsession de Käthe est d'empêcher la fuite des cerveaux et de créer une élite scientifique et intellectuelle berlinoise. Guerd éprouve des sentiments pour Käthe et tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes communistes s'il n'était pas également attiré par Liz, architecte

américaine, œuvrant elle aussi à la reconstruction de la capitale germanique, mais du côté occidental.

Dans un roman centré sur des personnages fort bien campés, surtout les deux femmes qui sont au cœur de l'action, Laurent Petitmangin recrée l'atmosphère du Berlin de l'après-guerre et du début de la Guerre Froide et sonde les nuances et les contradictions de l'âme humaine. À la fois étude psychologique et histoire d'espionnage, le roman prend son envol dans la seconde partie du livre, après la révélation fracassante (dont vous ne saurez rien, bien évidemment) qui va bousculer les destinées de notre trio. L'écriture est fluide et le lecteur plonge avec beaucoup d'intérêt dans ce récit, très différent de ce que nous avait proposé l'auteur l'année dernière, avec « Ce qu'il faut de nuit », premier roman remarqué de la rentrée de septembre 2020, couronné par le Prix Fémina des lycéens.

Ainsi Berlin, de Laurent Petitmangin, éd. La Manufacture de Livres, 272 pages, 18,90 euros.

CHRONIQUE

Rentrée littéraire, sortie politique

BOOK-ÉMISSAIRE

PAR ERIC NAULLEAU

Rentrée littéraire

Éric Neuhoff. Albin Michel.
208 p., 19,90 €

Les derniers jours des fauves

Jérôme Leroy. La manufacture des livres.
432 p., 20,90 €

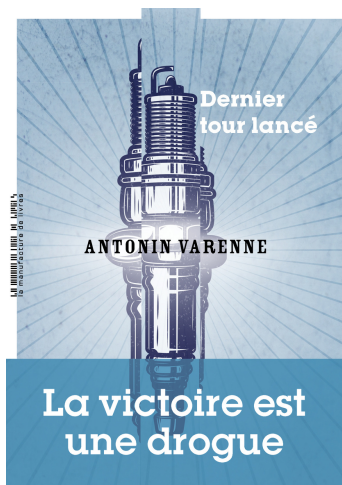
« Tout cela s'était cassé la gueule et tout le monde s'en était foutu. Les *Epées* avaient démarré trop tard pour connaître l'excitation causée les vendredis soir par *Apostrophes* de Bernard Pivot. Chaque semaine, les libraires faisaient des piles avec les livres au programme. » Faute d'avoir connu cet âge d'or de l'édition, Pierre et Claire vivent son âge d'argent, du manque d'argent plus précisément. Leur maison bat de l'aile, le banquier s'inquiète, les rapaces tournent dans le ciel de Saint Germain des Prés, certains auteurs n'en continuent pas moins d'exiger des à-valoir extravagants. *Rentrée littéraire* vaut certes pour la peinture à l'huile coupée d'acide du milieu littéraire – ses personnages, ses rituels, ses cantines, ses prix d'automne et le tenace parfum de corruption qui enveloppe le tout, mais si l'on y entend parfois grincer quelques serrures, Éric Neuhoff n'entend pourtant pas livrer un roman à clés. Avant d'être un couple d'éditeurs, les deux personnages principaux forment un couple tout court, miracle de permanence dans une vie où tout se défait au ralenti : « Il savait qu'ils ne se reverraient jamais. Le nombre de gens qui disparaissent, comme ça, sans raison valable. Et ceux qu'on continue à fréquenter, alors qu'ils n'ont pas tellement d'intérêt. » Les restaurants changent de nom, les boutiques d'enseigne, le goût du jour d'écrivains à la mode, les vacances se prennent avec les enfants puis sans les enfants, mais Pierre et Claire ne divorcent pas, mais Pierre et Claire ne vont jamais voir ailleurs si le désir est plus vert. Soustraction faite de l'inutile, ces interminables soirées placées sous le signe du cancan, abstraction faite de tous les figurants de la mondaine comédie, ce qui valait d'être vécu n'était peut-être que le temps passé ensemble : « Il la regardait et il se disait qu'il l'aimait. C'était bête comme tout. Ensemble ils n'avaient plus connu la solitude. Il ne se souvenait pas s'être ennuyé une seule seconde avec elle. Il s'agissait d'un don du ciel. (...) Avec elle, la vie avait d'autres couleurs. Pierre s'étonnait sans cesse qu'elle soit là, à ses côtés. Ce prototype, cet exemplaire unique, ce brevet à déposer. Claire, petite Française. » On retrouve ici tout ce qui fait le plaisir de lire Éric Neuhoff, à commencer par la brièveté des phrases – un critique très consciencieux ou très dépressif établira un jour qu'un seul livre de l'auteur compte davantage de points que l'intégralité d'*À la recherche du temps perdu*. Les bons mots aussi : « Vouloir que Mathieu lise un livre, c'était comme demander à une pute d'avoir un orgasme. » ou

« Odile ne faisait rien, même pas son âge. » Sans oublier la discrète mention d'une Pléiade de Sylvia Plath, qui n'existe que dans son imagination et parmi nos vœux les plus chers. Charme retrouvé avec *Rentrée littéraire* des *Hanches de Lætitia* (1989) ou d'*Un bien fou* (2001). Ce qui s'appelle faire du Neuhoff avec du vieux.

Impossible d'arrêter de tourner les pages, et toujours plus vite – aucun doute, il s'agit bien d'un thriller politique de Jérôme Leroy. Tout comme *Le Bloc*, paru en 2011 et distingué par le prix Michel-Lebrun, *Les derniers jours des fauves* repose sur deux procédés des plus efficaces. Le premier consiste à répartir et combiner les traits distinctifs de nos politiciens nationaux entre différents personnages, de manière à créer un mélange de familiarité et d'étrangeté. Le second à suivre la courbe de toutes les catastrophes en cours jusqu'à une France à venir où le pays affronte le tsunami du variant gamma (puis sigma), où une impitoyable canicule sévit depuis des mois, où les complotistes flinguent en masse les candidats à la vaccination. À y regarder de plus près, la tuerie pourrait bien avoir été commanditée par le ministre de l'intérieur Patrick Beauséant afin de déstabiliser la présidente de la République Nathalie Séchard, ce qui provoque une réaction en chaîne au sein de l'État très profond, cette mare aux barbouzes de tous les services concurrents. Au terme d'incessants rebondissements, les différents fils rouges du récit serviront à ficeler une impeccable intrigue, sans que le romancier ne perde jamais de vue ses thèmes de prédilection, la hantise de l'effondrement d'une civilisation, celle de l'avènement d'une société tribale, mais aussi la fidélité aux vieilles amitiés. Nathalie Séchard renonce à briguer un second mandat, un vieil ami peu recommandable de Patrick Beauséant lui succède : « En quelques années, la France sombre, comme la plupart des pays européens, dans une manière de facisme soft qui permet, face aux nouvelles épidémies, de maintenir l'ordre en sacrifiant les libertés, sauf celle de la circulation des marchandises. Le président Peyrade, en réduisant le périmètre de l'État au maintien de l'ordre et au bon fonctionnement des infrastructures, devient le Père de la Nation. On lui donne de bonnes chances d'être le premier président réélu depuis longtemps. Il n'aura jamais que quatre-vingt-deux ans pour commencer un second mandat, trois ans de moins que Pétain quand il arrive au pouvoir. » Prémonitoire ?



Dans son dernier roman, «Dernier tour lancé», histoire d'un champion de moto fracassé mais accro à la gagne, Antonin Varenne laisse éclater toute sa poésie.



Antonin Varenne est un artiste de l'écriture. On se souvient avec émotion de la Toile du Monde (Albin Michel, 2018), sublime portrait de femme libre dans un Paris en plein chantier à la veille de l'exposition universelle de 1900, mais aussi de Cat 215 (La Manufacture de Livres, 2016), un très court récit noir dont les héroïnes sont une pelle Caterpillar 215 et surtout la Guyane, sa moiteur et ses orpailleurs. Des textes ciselés d'une grande force où affleurent noirceur et sensualité. C'est grâce à ces deux expériences magiques que nous avons attaqué son dernier roman, Dernier tour lancé. Nous ne l'aurions sans doute pas fait si cela n'avait pas été signé par lui car l'histoire nous intéressait moyennement. On aime bien la moto mais pour traverser la ville au cœur de la nuit, certainement pas sur un circuit de championnat. Le bruit et la fureur, très peu pour nous. Mais les semelles de plomb se sont vite muées en chaussons de ballerines. Antonin Varenne est un poète, un poète sombre et torturé mais un poète quand même.

Ses personnages, surtout, nous accompagnent longtemps après qu'on a reposé le livre. Ils nous parlent en un quart de seconde, leurs faiblesses deviennent des forces, leurs failles des gouffres au bord desquels on se cramponne avec l'énergie du désespoir par crainte d'être aspirés par le vide. Il y a Julien Perrault, le héros, 65 kg de muscles tout mouillé, un mental en béton armé qui masque une souffrance à fleur de peau. Comme le bandeau sur le livre l'indique, la victoire est pour lui devenu une drogue. Le dos cassé et la conscience lourde après que sa moto, sur un Grand Prix, a percuté deux autres coureurs et les a tués sur le coup, Perrault mobilise toutes ses forces pour courir à nouveau. Malgré la douleur physique et la haine qu'il déclenche désormais sur son passage. Heureusement, ou plutôt malheureusement mais pas question de dire pourquoi au lecteur, son père est là pour veiller sur lui. Alain, 50 ans, est mécanicien. Il voue une admiration sans bornes à son fils avec qui le lie une tragédie passée. Il est séduisant, Alain, on a envie de le prendre dans ses bras comme finira par le faire la psy de la clinique où fut soigné Julien, Emmanuelle Terracher. Mais le plus beau personnage, au fond, n'est peut-être pas le héros. C'est François Buczek, un artiste un peu fou, maladivement maniaque et accro aux substances chimiques de toutes sortes. Ami de Julien à la clinique, il va s'échapper pour le suivre, attiré par lui comme certains peuvent l'être par la mort. Inspirant huit fois entre ses doigts, comme il avait léché huit fois les joints du carrelage – vierge désinfectée –, il agrippa le tube de zinc et serra autour ses pieds nus. Une fois décollé du sol et de ses trillions de bactéries, s'aidant des colliers de fixation, il atteignit le premier étage, continua à monter jusqu'à hauteur de l'appui. Tout geste beau est réussi », écrit Varenne.

Dans ce lotissement des environs de Montpellier, ces quatre là vont se chercher, se fuir, se détester, s'aimer. A la folie.

L'amour au temps de la Guerre froide

Livres. À Berlin, après la guerre, il y a l'Ouest et l'Est. Gerd veut construire la RDA mais il aime aussi Liz, la belle Américaine.

Coup de cœur

Gerd a l'énergie des pionniers qui veulent construire, sur les ruines d'un pays vaincu par le reste du monde, un nouvel État. Il sera socialiste et s'opposera au monde capitaliste. Ce sera la RDA (République démocratique allemande), la nouvelle Allemagne de l'Est.

Käthe partage cette même espérance. Et même beaucoup plus. Elle imagine et développe un programme secret pour permettre aux enfants des plus grands scientifiques de se consacrer corps et âme à la RDA.

Gerd et Käthe s'aiment à leur façon, tant leur idéal politique détermine leur vie. Dans quelques années, ils seront des dignitaires de la RDA. Mais à Berlin, dans ces années de l'après-guerre, tout peut arriver. Comme la rencontre entre Gerd et Liz, une belle Américaine chargée de travailler à la reconstruction de la ville et espionne pour le camp d'en face entre deux visites de chantiers. Subtilement, elle lui fait miroiter les merveilles du monde capitaliste.

L'histoire si tourmentée du Berlin de cette époque, ville écartelée entre l'Ouest et l'Est, un sujet à lui tout seul, Laurent Petitmangin la laisse habile-



Laurent Petitmangin, auteur du livre
« Ainsi Berlin ».

| PHOTO : PASCAL ITO

ment au second plan, comme un décor historique et tragique. Il place sur le devant de la scène les sentiments de ses personnages, comme ceux de Gerd, qui n'en peut plus d'hésiter entre la fidélité à ses convictions politiques et le rêve d'une vie américaine. Il vit pourtant une belle histoire à une époque où il n'y avait guère de place pour les sentiments.

Didier GOURIN.

Ainsi Berlin, La manufacture de livres, 268 pages, 18,90 €.

PREMIER ROMAN

Villebasse

D'ANNA DE SANDRE, ÉDITIONS LA MANUFACTURE DE LIVRES, 218 PAGES.

9

"Nasse de bois et de pierres sur une terre ferme au fond d'une vallée fertile", Villebasse pourrait difficilement être décrite autrement que comme un petit bled, ayant "grandi machinalement dans le sud-ouest de la France sur un ancien oppidum grâce à un faisceau de voies romaines, de forêts et de cours d'eau". Difficile de présenter aussi précisément, dans une parodie de leçon psalmodiée, le théâtre d'une action - celle de ce premier roman aux veines gorgées de noirceur enivrante et de talent pur. Car c'est bien d'une nasse dont il sera question, pour ses habitants comme pour le lecteur, à laquelle Anna de Sandre offre, consciente de la densité de sa plume comme de son propos, une multitude de points d'entrée incarnés, parfois brutaux, comme autant de nouvelles organisées autour d'un fil rouge: Le Chien errant, rescapé d'un massacre originel, qui tantôt se contentera d'assister au spectacle, tantôt surgira crocs offerts pour redresser des torts. Ici, le fantastique glaçant se frotte au fait divers sordide, les dépressions lentes aux sursauts brutaux, pour presque autant de personnages que l'on trouvera de chapitres - tous baptisés entre parodie joviale et poésie brute. Autour de l'un des six bistrotts de la ville, *Le Ventre de l'ogresse*, les destins se percutent jour et nuit, sans relâche ni fausse note. ● F.P.



Avocat et chroniqueur à « Rock & Folk », Fabrice Epstein ravive la grande époque du rock en analysant des décisions judiciaires

La petite musique de la justice

ANTOINE ALBERTINI

C'est un choix judicieux de n'offrir aux faits divers de chair et de sang, aux coups de revolver et sordides carambouilles d'agents véreux que la portion congrue de ces 300 et quelques pages solidement illustrées. Certes, les amateurs croiseront dans ce *Rock'n'Roll justice* le nabot emperruqué et féminicide Phil Spector, le cadavre du rappeur prodige Tupac Shakur et le regard halluciné du père de Marvin Gaye, auteur du fatal coup de feu qui mit fin à la carrière de son rejeton le 1^{er} avril 1984. Mais, en fin juriste, Fabrice Epstein, avocat et chroniqueur à *Rock & Folk*, préfère les chemins de traverse, explore les décisions oubliées, rend compte de jugements civils ou commerciaux qui racontent autant une époque que les affaires criminelles, ces tragiques et banales sautes d'humeur du quotidien.

En somme, il presse le *jus romain* d'où dérive notre terme « justice », soit la quintessence du droit, jurisprudence et doctrine mêlées, pour montrer que l'essentiel est ailleurs : en se répondant depuis le prétoire, le droit et la musique façonnent la société autant que la société peut influencer jugements et mélodies. Ceci est particulièrement vrai pour le rock – ici entendu au sens large –, genre subversif par excellence et pour cette raison objet de tous les débats publics, du suicide aux droits d'auteurs, de la propriété intellectuelle à l'usage de drogues.

Dans les années 1980, Tipper Gore, épouse d'Al, futur vice-président des États-Unis et militant écologiste tardif, aurait pu trouver ample matière à réflexion dans ce rapport entre la musique et l'état d'une société, *hic et nunc*. En lançant sa croisade pudibonde contre les paroles de chansons jugées contraires aux bonnes mœurs, elle finit par obtenir que des autocollants « *Explicit Lyrics* » ornent les pochettes



Le chanteur Gary Glitter, devant le tribunal de Bristol (Royaume-Uni), en novembre 1999. ALAMY STOCK PHOTO

ROCK'N'ROLL
JUSTICE.

UNE HISTOIRE
JUDICIAIRE
DU ROCK,
de Fabrice Epstein,
La Manufacture
de livres,
318 p., 25 €.

des albums incriminés, si bien que les ventes décollèrent, précipitant des millions de gamins dans les bras des « corrupteurs de la jeunesse » qu'elle entendait museler.

Une loi oubliée

A quelques exceptions près, les juges se montrent peu enclins à accueillir comme une marque de créativité les excès du rock et de ses dérivés, incapables qu'ils sont d'entendre le vent du changement hurler en bourrasques de riffs. En 1977, devant le tribunal de Nottingham (Angleterre), de bonnes âmes invoquent ainsi une loi oubliée, remontant à 1899, pour réclamer la censure de l'album *Never Mind the Bollocks* (« on s'en bat les couilles ») des Sex Pistols. Matoise, la défense des punks fait alors citer à la barre un honorable directeur du département d'étu-

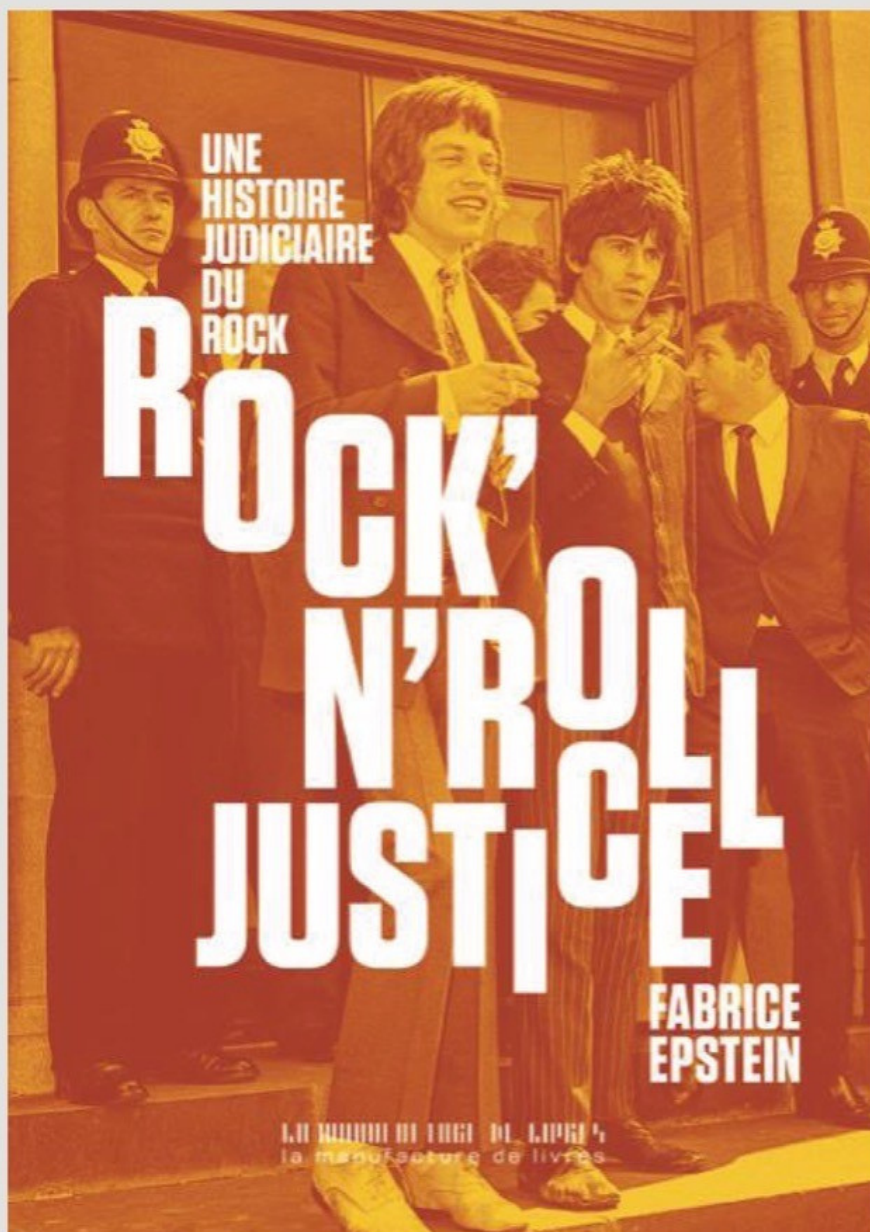
des anglaises de l'université du coin, de surcroît philologue et pasteur anglican. Les juges apprennent à cette occasion que le terme *bollocks* désigna successivement de petites balles puis des orchidées et, enfin, des hommes d'église. Conclusion : *no offense, your honour!* Les plaignants sont déboutés, l'album se vend comme des petits pains et la loi du XIX^e siècle sera abrogée dans la foulée.

De Gainsbourg à la Cour de cassation en passant par la geste des Daft Punk faisant plier la Sacem – la France n'est pas oubliée! –, ces dizaines d'affaires judiciaires (dont certaines sont tirées de chroniques déjà parues) traitent, prévient M^e Epstein, « de calomnie, de culpabilité, de mythe, de contre-pouvoirs et de transgression ». Autant d'excellentes matières à débattre pour les tribunaux. Et, au passage, une définition assez exacte du rock'n'roll. ■

Invitation

Jeudi 18 novembre

au Bus Palladium



À partir de 19h

320 pages
25 €

la manufacture de livres

La Manufacture de livres et le Cabinet Saul ont le plaisir de vous accueillir pour le lancement du livre **Rock' n' Roll Justice de Fabrice Epstein, lors d'une soirée concert et dédicaces.**

RSVP : flora.moricet@lamanufacturedelivres.com
Pass sanitaire obligatoire



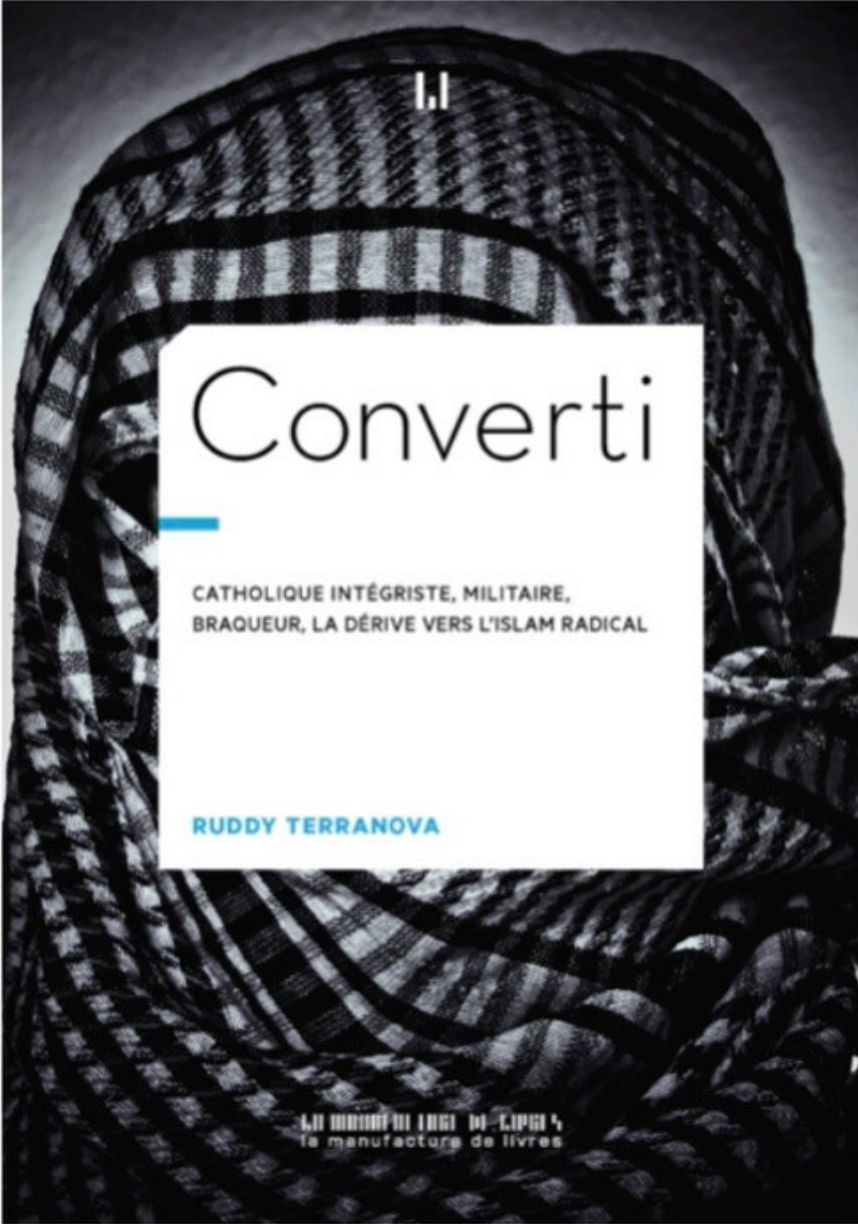
ROMAN ★★☆☆☆

Course-poursuite

Le titre de ce roman intense, *Sarasqueta*, est le nom du fusil d'un Espagnol venu chasser dans la montagne. Mais lui qui a déchargé des bateaux à San Francisco, avant de rentrer à la naissance de son fils, est pris en charge par un homme en noir qui a tué son mulet et son chien et l'a blessé au pied. Si on comprend très vite qu'il s'agit d'une fable, le suspense de sa teneur est habilement tenu jusqu'à la fin. **M.P.**



» Chaïm Helka, « *Sarasqueta* », La Manufacture de livres, 139 p.



Converti

CATHOLIQUE INTÉGRISTE, MILITAIRE,
BRAQUEUR, LA DÉRIVE VERS L'ISLAM RADICAL

RUDDY TERRANOVA

la manufacture de livres

"Converti", de Rudy Terranova, entretiens
avec Jérôme Pierrat, La Manufacture de
Livres, 272 pages, 18,90 euros.

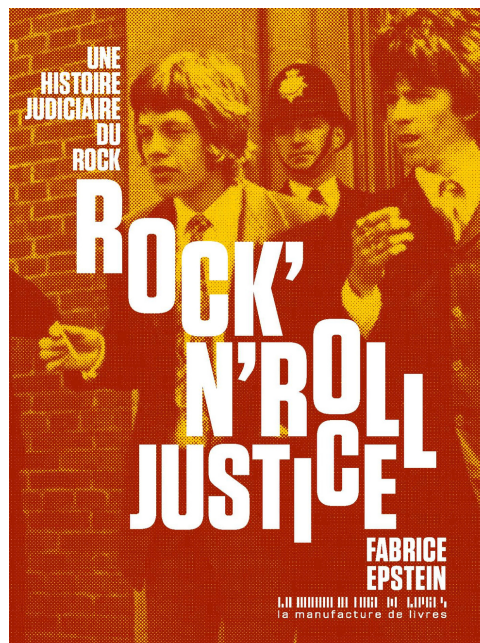
● Marseillais de naissance, issu de La Belle-de-Mai, Rudy Terranova est "monté" plus tard s'installer à Paris. C'est un catholique strict, éduqué dans des écoles privées dont la vie bascule après le décès par balle de son beau-père et le suicide de sa mère. Il fait un temps d'armée puis, dans le civil, devient braqueur avant d'aboutir à Fleury-Mérogis à la suite d'un "différend" réglé au sabre japonais. En prison, sa route va croiser celle de l'islam radical. Converti, puis marié à une Africaine musulmane, il fréquentera à sa sortie les mosquées radicales londoniennes, avant de "s'assagir", dit-il, au point d'avoir voulu témoigner dans ce livre d'entretiens. Face à lui, le journaliste Jérôme Pierrat, spécialiste de faits divers, dont une des vertus est de savoir écouter, en particulier les personnages que personne ne veut entendre. Cela se lit comme un roman, noir ou d'action.

La Provence

N° 9912

Marseille

Dimanche 7 novembre 2021



LES STARS DU ROCK DANS LES PRÉTOIRES

Bonne idée de l'avocat Fabrice Epstein, spécialiste du sujet pour le magazine *Rock & Folk* : réunir en un volume les multiples affaires et contentieux qui émaillent l'histoire du rock. Bien sûr, il aborde les procès pour plagiat, mais le plus intéressant n'est pas là. Plutôt dans les quelques portraits savoureux de « maquignons » de la profession, parmi lesquels Albert Grossman, l'agent de Bob Dylan, « novateur défroqué, accusé de racisme, de sexisme, défaire de l'argent sur le dos de ses bêtes de cirque », et Allen Klein, l'homme par qui la rupture des Beatles a été consommée. L'auteur revient aussi sur les batailles judiciaires menées ou subies par les rockers : Jim Morrison poursuivi pour obscénité par l'État de Floride, les Sex Pistols attaqués pour indécence par le tribunal de Nottingham, la chasse aux allusions à la drogue dans les chansons, les séjours en prison, notamment de la star de la country, Merle Haggard, les assassinats familiaux, à l'instar du meurtre de Marvin Gaye par son père. Riche tribut payé à la justice par une musique rebelle puisant ses racines dans le blues des noirs asservis par la société.

« *Rock'n'Roll Justice, une histoire judiciaire du rock* », par Fabrice Epstein. La manufacture de livres, 320 pages, 25 euros.

MASTER CREM

PREMIER BILAN (NOVEMBRE)

A remplir par l'apprenti-e

Nom et prénom de l'apprenti-e : Peucelle Chimène

Entreprise : La Manufacture de livres

Poste : Assistante éditoriale

Missions :

Nom du maître d'apprentissage :

Fonction :

Évaluation (0 = insatisfaisant – 4 = grande satisfaction)	0	1	2	3	4
Intégration dans l'entreprise					X
Relation avec le maître d'apprentissage et collègues					X
Cohérence des missions avec le projet professionnel					X
Adéquation de la formation avec les missions en entreprise					X
Intégration en formation et relationnel avec les autres apprentis					X

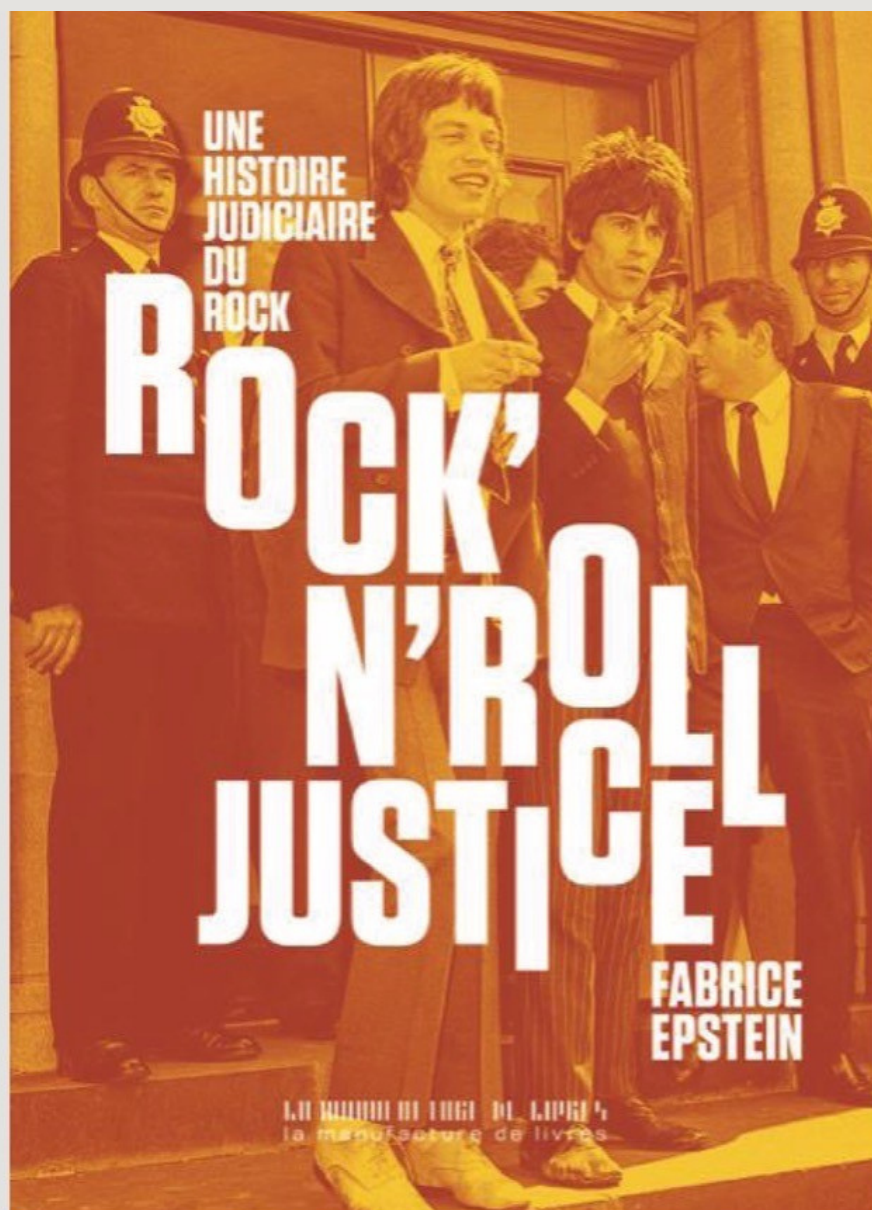
Remarques éventuelles :

Rencontre-dédicace de Fabrice Epstein

en présence de Charles Bébert journaliste-reporter-photographe

à la Fnac de Nice le samedi 20 novembre

17h-19h



ROCK'N'ROLL JUSTICE

**Parution
le 18 novembre**

**320 pages
25 €**

la manufacture de livres

CONTACT PRESSE

Flora Moricet

06 67 68 80 95

flora.moricet@lamanufacturedelivres.com

Avocat au barreau de Paris et chroniqueur à *Rock&Folk*, Fabrice Epstein, originaire de Nice, s'entretiendra avec le célèbre reporter-photographe de la Côte, Charles Bébert.

« Si tu touches à Bébert, tu vas en enfer... », même quand le coup vient du légendaire guitariste des Fab Four George Harrison ! Le photographe réplique. Le genou abîmé de Bébert fera la une des tabloïds anglais...

Retour sur cette drôle d'affaire judiciaire au Forum Fnac de Nice, le samedi 20 novembre de 17h à 19h. À cette occasion, une expo photos des tirages de Charles Bébert sera présentée.

la manufacture de livres

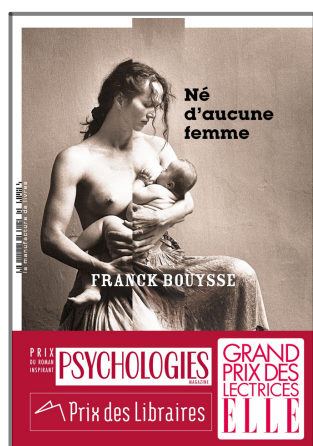
LA MANUFACTURE DE LIVRES
www.lamanufacturedelivres.com

VOTRE CONTACT
Marie-Anne Lacoma
06 61 13 04 39
marie-anne@lamanufacturedelivres.com

DIFFUSION-DISTRIBUTION
CDE – Sodis
01 60 07 82 00

Créée en 2009, la Manufacture de livres regroupe dans sa collection *Littérature* des auteurs français contemporains. Héritiers du roman noir ou du roman social, parfois inspirés par le roman d'aventure ou le roman historique, ils incarnent une voix littéraire moderne et vivante. Ils se font les témoins de leur époque et, à travers leurs histoires, éclairent notre réalité.

Sa collection de non-fiction s'attache aux marginaux, aux oubliés, aux parcours intimes qui, chacun à leur manière, témoignent de l'histoire de notre société. Une famille de pieds-noirs, un soldat isolé sur une île des Philippines à la fin de la guerre, des leaders du crime organisé, un producteur de génie oublié par l'Histoire, autant de destins incroyables qui doivent être racontés à travers biographies et témoignages.

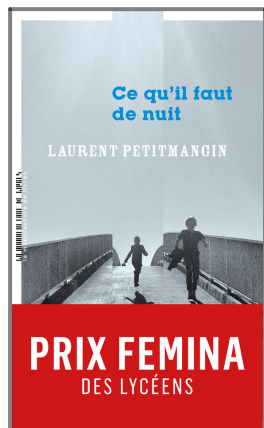


Né d'aucune femme de Franck Bouysse

Meilleure vente - 2019
336 pages, 20,90 €
9782358872713

Un prêtre se retrouve en possession de mystérieux carnets : les cahiers de Rose, ceux dans lesquels elle a raconté son histoire, cherchant à briser le secret dont on voulait couvrir son destin après son arrivée dans la maison du Maître de forge...

Franck Bouysse nous offre avec *Né d'aucune femme* la plus vibrante de ses œuvres. Ce roman est lauréat du Grand Prix des lectrices de Elle, du prix Psychologies magazine, du Prix des libraires et du Prix Babelio.

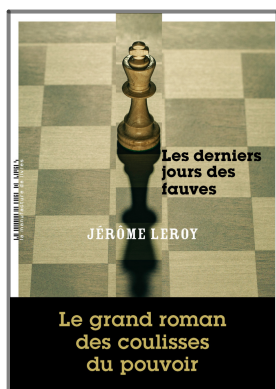


Ce qu'il faut de nuit de Laurent Petitmangin

Coup de cœur - 2020
198 pages, 16,90 €
9782358876797

C'est l'histoire d'un père qui élève seul ses deux fils. Les années passent et les enfants grandissent, agissent comme des hommes. Et pourtant, ce ne sont encore que des gosses et leurs choix, parfois, les conduisent trop loin. C'est une histoire de famille et de convictions, de sentiments ébranlés.

Un premier roman déjà traduit dans plus de dix pays et qui a remporté plus de vingt prix littéraires dont de nombreux prix de lecteurs.



Les derniers jours des fauves de Jérôme Leroy

À ne pas manquer - janvier 2022
440 pages, 20,90 €
9782358878302

Nathalie Séchard, celle qui incarne l'espoir de renouveau à la tête de l'État, a décidé de jeter l'éponge et de ne pas briguer un second mandat. La succession présidentielle est ouverte. Au sein du gouvernement commence alors un jeu sans pitié. Dans une France épuisée par deux ans de combats contre la pandémie, le chaos s'installe. Et Cléo, vingt ans, normalienne d'ultra gauche, fille d'un prétendant à la présidence, devient une cible... Jérôme Leroy nous offre avec ce roman noir la plus brillante et la plus percutante des fictions politiques.

Challenge^s

Juillet 2021



Dérapiage incontrôlé

Dernier tour lancé,
Antonin Varenne,
La Manufacture de livres,
416 pages, 21,90 euros.

► S'intéresser à l'histoire d'un ex-jeune champion de moto devenu paria dans l'univers impitoyable des Grands Prix? Même ceux qui se moquent éperdument des deux-roues prendront un formidable plaisir à lire ce roman original, charmant, plein de sensibilité et de fureur. Avec des personnages aussi tranchés qu'attachants: le pilote caractériel, le père mécanicien au grand cœur, l'ami drogué rencontré à l'hôpital psychiatrique, le directeur d'écurie un peu véreux, la psychologue un peu dépassée. Aucun stéréotype ici, ni leçon de morale, avec, en prime, une écriture très personnelle. Une révélation.

A.-G. V.

domaine français *De la belle aube au triste soir*

mai 2021 | Le Matricule des Anges n°223 | par Catherine Simon



UN LIVRE

De la belle aube au triste soir



Une famille française en
Algérie 1830-1962
de Cousteaux Isabelle
Editions Manufacture de
livres

Dans *De face sur la photo*, la grande romancière Ronit Matalon déchiffrait, à travers des photos de famille, le passé colonial de Juifs d'Égypte, devenus commerçants au Cameroun. Ici, nous sommes en Algérie, avec beaucoup d'images aussi. Mais, bien qu'un poème d'Apollinaire ait inspiré le titre du livre, l'auteure, Isabelle Cousteaux, ne prétend pas faire œuvre littéraire : fruit d'une enquête journalistique, *De la belle aube au triste soir* retrace, sur la base de documents privés, la saga d'une famille de pieds-noirs et, plus précisément, la tendre histoire de Léa et Georges Mauriès, couple de colons des années 1940, que l'Histoire (avec sa grande hache) transformera en tragédie. Agriculteur modèle, patron dur à la tâche, Georges – qui a un frère commissaire de police – sera assassiné par le FLN, en janvier 1957.

Pour nourrir son récit, l'auteure a eu accès au journal de Léa – institutrice et grande lectrice, celle-ci écrivait beaucoup –, mais aussi aux photos et petits films de famille, commentés et contextualisés. Elle s'appuie également sur les témoignages des enfants Mauriès. Sans oublier les archives françaises et les ouvrages d'historiens, Français pour la plupart, comme Meynier, Stora ou Thénault, qui légitiment et éclairent son propos.

Le résultat est un étrange et troublant roman familial, reconstitué avec minutie, dans son décor d'époque. Étrange, car l'auteure et les Mauriès n'ont pas de liens familiaux. L'exercice est celui du griot. Troublant, car ce récit, émouvant, est aussi terriblement bancal : dans ce pan d'Algérie « française » qui nous est donné à voir, les Algériens (écoliers arabes, ouvriers agricoles, membres du FLN, etc.) ne sont que des silhouettes, sans visages ni pensées. Reste, heureusement, la figure de Léa, magnifique et banale, qui dit la noirceur de cette France, et que l'on garde en tête, longtemps après avoir refermé le livre.

Catherine Simon

De la belle aube au triste soir.

L'histoire d'une famille française en Algérie, 1830-1962

Isabelle Cousteaux

La Manufacture de livres, 380 pages, 29 €

Par Catherine Simon

Le Matricule des Anges n°223, mai 2021.

LAURENT PETITMANGIN GUERRE FROIDE, CŒUR CHAUD

■ Berlin 1945. Dans les ruines de la capitale allemande, le jeune Gerd tente de reconstruire avec sa petite amie Käthe une Allemagne socialiste qui tourne le dos au nazisme comme au capitalisme. Plus mûre et décidée politiquement, Käthe fait en sorte que les meilleurs scientifiques restent à l'Est, alors même que Gerd a les yeux tournés vers l'Ouest, où Elizabeth, une jeune veuve américaine, l'attire irrésistiblement... Après le remarquable « Ce qu'il faut de nuit », situé dans la Lorraine contemporaine, Laurent Petitmangin surprend en signant un étonnant roman d'amour et d'espionnage. Mais il reste fidèle au thème qui l'a inspiré : le gouffre vertigineux qui peut se creuser entre convictions et sentiments, le choc des idéaux les plus purs contre le mur de la réalité. Un roman subtilement désenchanté.

■ François Lestavel

« Ainsi Berlin »,
de Laurent Petitmangin,
éd. La Manufacture de livres,
268 pages, 18,90 euros.





© moodboard/Adobe Stock

Pages réalisées par Laurent Gourlay

Évolutions d'OCTOBRE

Octobre, l'été s'éloigne mais la douceur s'accroche. Dehors, l'automne fait discrètement son travail de sape, préparant le terrain pour l'hiver. Dans la rubrique Livres, des tâches parlent, un enfant rêve, un ballon rebondit on ne sait où et le bonheur s'affiche.

Une enfance stéphanoise

Une enfance dans une famille ordinaire, à Saint-Étienne, dans les années 60-70. L'école primaire, filles et garçons séparés, l'arrivée du petit frère, le catéchisme et la messe, la 2CV, « un tacot qui ressemblait à un parapluie pété », puis le collège, le lycée, les filles, tellement hors d'atteinte... Une vie banale, raisonnable, un peu grise, sans drames ni grands éclats. Mais, heureusement, il y a les jeux avec les copains, Josh Randall et sa carabine à canon scié, la cousine Lina, les BD, les boums, les filles, tellement fascinantes... Dehors, le monde bouge. Des hommes marchent sur la lune, la guerre du Vietnam se termine, les Verts de l'AS Saint-Étienne courent d'exploits en exploits.



LE FIGARO magazine

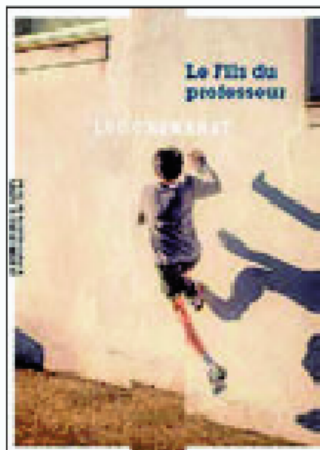
TOUT EST POSSIBLE

★★★ *Le Fils du professeur,*
de Luc Chomarat, La Manufacture
de livres, 272 p., 19,90 €.

Mai 68 a suscité de grandes interrogations : prenez *Le Prisonnier*, la série la plus bizarre de l'époque, la voici stoppée net par l'ORTF sans la moindre explication. Autant dire que le petit narrateur ne saura jamais si Numéro 6 s'en est sorti. Et ce genre de mystère-là, le gamin en a plein son cartable : pourquoi sa mère est-elle si triste, pourquoi son père est-il si austère, pourquoi faut-il croire en Dieu et pourquoi les filles sont-elles incompréhensibles ? Luc Chomarat nous embarque dans l'univers à la fois banal et extraordinaire de son protagoniste durant les 17 premières années de sa vie. Son quotidien à Saint-Étienne, pas folichon, sa passion pour la BD ou la télévision qui démultiplie sa débordante imagination et le fait s'interroger sur le monde : les hommes marchent sur la Lune tandis que sa cousine adorée se fait femme, la bombe atomique pourrait bien exploser tandis que le collège devient mixte. Et puis, l'enfance s'éloigne, sensation aussi formidable qu'inquiétante que l'auteur

transforme en grande aventure. Il fait surtout parler son petit personnage sans aucune fausse note et ce roman plein de drôleries, teinté de douce nostalgie, sonne juste.

Laurence Caracalla



Le Monde

La jeunesse, comme une boule de flipper

Un garçon grandit dans les années 1960-1970. Très belle simplicité de Luc Chomarat

STÉPHANIE DUPAYS

Certains livres attirent l'attention par un dispositif clinquant ou un sujet-choc. D'autres ont la séduction moins tapageuse mais, dès les premières pages, donnent à entrevoir leur profondeur. *Le Fils du professeur*, de Luc Chomarat, fait partie de ceux-là : se coulant dans une forme classique, le récit d'enfance, il l'emporte par sa très belle simplicité.

Nous sommes dans les années 1960-1970 à Saint-Etienne, on roule en DS ou en 404 et, sur la vieille télé en noir et blanc, passent *Chapeau melon et bottes de cuir* et *Les Envahisseurs*. Le narrateur est un gamin tout droit sorti d'un album de Sempé. Il dit les jours ordinaires rythmés par les jeux de cow-boy, les conversations avec sa famille imaginaire, les longs voyages en voiture

pour retrouver la cousine Lina à l'autre bout du pays. Son monde tourne autour de sa mère, une belle femme à la « douceur un peu triste », et de son père, un exigeant professeur toujours plongé dans ses livres. Hypersensible, le jeune héros se pose des questions essentielles : comment Zorro et Don Diego de la Vega peuvent-ils être une seule et même personne ? Pourquoi a-t-on tiré sur Kennedy ? Pourquoi Dieu reste-t-il silencieux ? Et, surtout, comment trouver sa place parmi les siens quand on est nul en sport alors que « le foot, c'est obligé. Si tu es un garçon » ?

Sans s'en rendre compte, le petit garçon devient un adolescent, c'est l'âge des premières cigarettes, des heures perdues au café du coin, et plus rien n'est simple. Le corps envoie des signaux perturbants tandis que l'époque émet aussi des signes de profonde mutation. Et puis il y a les filles, les imaginaires comme la blonde au bikini noir, les lointaines qui émergent du catalogue de La

Redoute dans leur féminité affolante et, enfin, celles du collège ou du catéchisme, qui ne sont pas moins déroutantes.

Les fêlures des adultes

Le livre est écrit, de bout en bout, à hauteur d'enfant puis d'adolescent, ce qui est toujours périlleux. Mais Luc Chomarat, auteur de polars et de romans jeunesse, échappe à la complaisance et à la mièvrerie en déployant une voix qui superpose les différents âges, comme si le narrateur adulte mettait en mots les émotions du même qu'il fut. Par le regard perçant et malicieux qu'il porte sur son monde, il restitue avec délicatesse l'éveil aux choses de la vie. Avec gravité, aussi, car dans ce quotidien sans drame apparent affleurent les fêlures des adultes qui déteignent sur l'enfant à son insu.

Le souvenir de l'Algérie d'où la famille a été rapatriée au moment des « événements » colore ce bonheur simple d'une inquiétude d'autant plus difficile à

appréhender qu'elle n'est pas nommée : « Mon père non plus n'en parlait jamais (...). Je sais aussi qu'il en rêvait toutes les nuits. Des mauvais rêves. » C'est dit sans appuyer, comme par inadvertance, mais ça forge une personnalité. Peut-être est-ce de ce silence que vient la conscience aiguë de la perte qui très tôt étreint le narrateur : « Je crois que tout le monde joue au flipper parce que c'est une assez jolie métaphore de l'existence : on ne récupère jamais sa mise de départ, et aussi habile qu'on soit, on est toujours perdant. »

Le talent avec lequel il retranscrit une époque pourrait faire de *Fils du professeur* un roman générationnel. Il n'est pourtant pas moins conseillé de le lire si on ignore ce que sont les Hush Puppies : il capte aussi les aspects universels du passage du temps avec une acuité poignante. ■

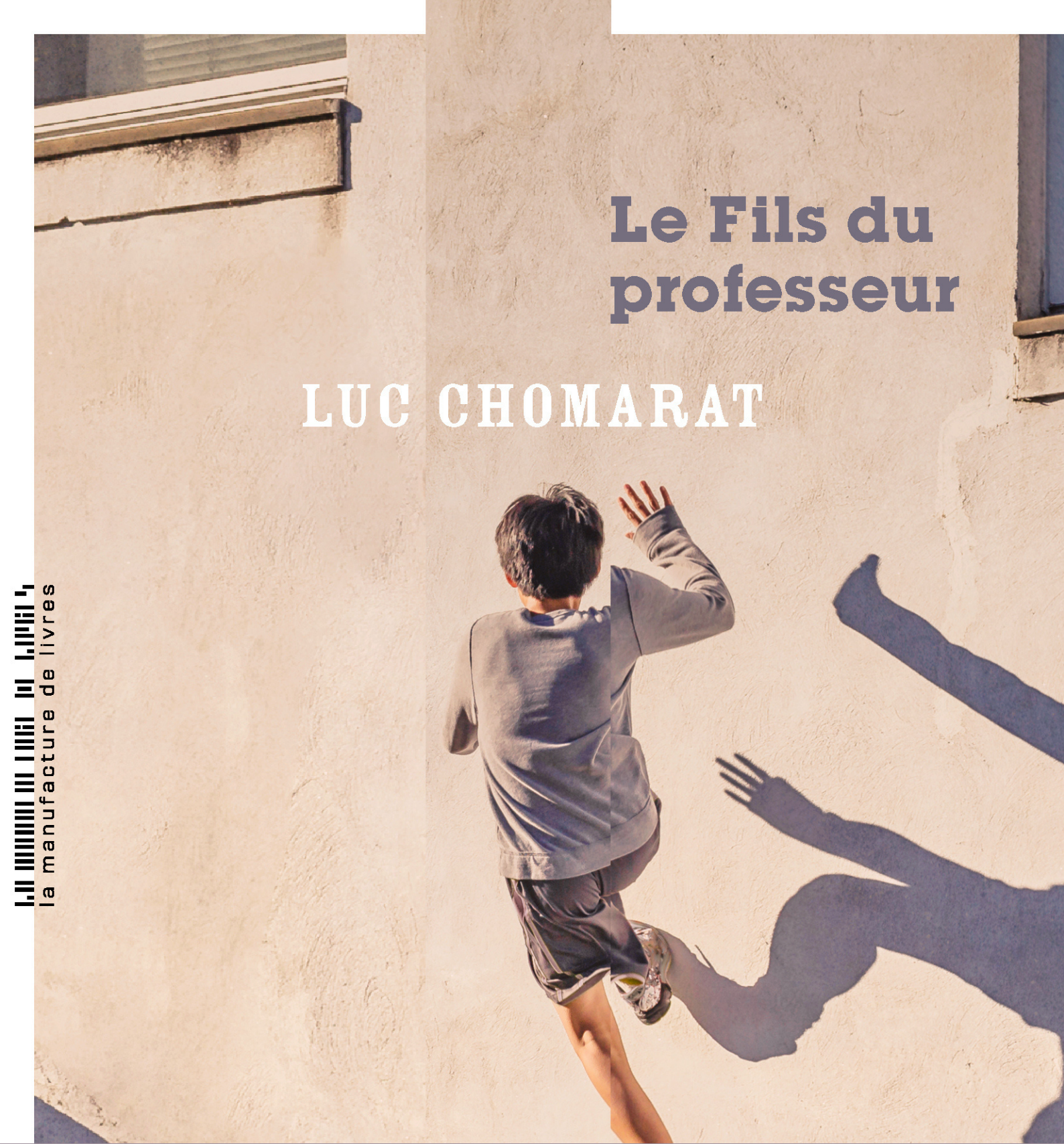
LE FILS DU PROFESSEUR,
de Luc Chomarat,
La Manufacture de livres,
272 p., 19,90 €, numérique 14 €.

On imagine sans peine les photos en noir et blanc trônant sur le buffet. La mère a un côté Nouvelle Vague, taille fine et douceur un peu triste. Le père, le Professeur, se tient très droit. Et le fils, avec sa bouille un peu renfrognée, rêve d'être Josh Randall dans *Au nom de la loi*, série télé des années 1960 avec Steve McQueen. Bientôt, on ajoutera le petit frère, enfant gâté du genre casse-pieds.

Le Fils du professeur égrène des souvenirs d'enfance, de cour de récréation entre maternelle et collège. Son charme est tellement savoureux qu'on regrette de voir grandir ce gamin qui façonne des amis imaginaires et des parents « d'à côté ». Luc Chomarat recompose les étés au soleil avec la cousine dont on est secrètement amoureux. Viennent les matins d'école quand la neige commence à tomber. Le père a choisi une 2CV, il fait froid à Saint-Étienne, c'est encore l'heure d'aller au catéchisme, la Nasa a lancé le programme Apollo. Sur la grosse télévision, on passe de nouveaux épisodes des *Envahisseurs*. Et puis, bien sûr, il y a le foot. Quand viennent les premiers désirs sexuels, on ne dispose que du catalogue de La Redoute, aux pages sous-vêtements, pour satisfaire les rêveries, et c'est déjà beaucoup. Puis viendra le premier vrai baiser — mais ça, c'est pour plus tard. Luc Chomarat a écrit des polars qui ont en commun la musique légère de l'humour, doublée d'un certain pessimisme sur le monde contemporain.

Dans ce *Fils du professeur*, il choisit la petite chanson mélancolique des souvenirs quotidiens. Le lecteur l'accompagne dans ses émotions enfantines, ses rêveries voyageuses entre la guerre d'Algérie, les premiers disques vinyles et les tristesses de rentrée des classes sans copains. Derrière la simplicité des anecdotes se cachent une élégance sans afféterie et un humour qui évite la nostalgie facile, mais laisse une petite boule d'émotion dans la gorge.

— Christine Ferniot



Le Fils du professeur

LUC CHOMARAT

la manufacture de livres

**Luc Chomarat livre un
témoignage authentique de
son enfance à Saint-Étienne**



Il y a 50 ans...

Symbole. En octobre 1971, Michel Debré, ministre de la Défense, confirme la rumeur : le camp militaire du Larzac doit être étendu de 3.000 hectares à 17.000 hectares. Les futurs expropriés s'organisent et leur lutte, dans cet après-68 travaillé par un fort courant antimilitariste, deviendra un enjeu national. Le causse, point de ralliement de toutes les causes ! Fin août 1973, entre 60.000 et 100.000 personnes y convergeront. ■



Publication

Larzac 1978. La Manufacture de livres publie les images que le photojournaliste Yan Morvan a prises autour de la marche Larzac-Paris de 1978. Un grand reportage et des portraits qui, comme le souligne José Bové dans sa préface, sont « un condensé de l'histoire des paysans et paysannes du Larzac ». lamanufacturedelivres.com ■

Vie rurale

Larzac : choix gagnants

CHAMP LIBRE

L'alternative est devenue modèle

« Il y a quand même quelques paysans, pas beaucoup, qui élèvent vaguement quelques moutons, en vivant plus ou moins moyenâgeusement, et qu'il est nécessaire d'exproprier », avait déclaré le secrétaire d'État à la Défense en 1971, pour justifier l'agrandissement du camp militaire du Larzac. Ce mépris, symptomatique d'une France pompidolienne ne jurant que par le béton et le « progrès », avait mis le feu aux poudres. Ironie de l'histoire, les successeurs des paysans « moyenâgeux » sont loin d'être des crève-la-faim. Au fil des années, le Larzac a expérimenté et construit un « modèle » économique : celui de la vente directe, des magasins de producteurs, des marchés paysans qui se sont développés partout en France et singulièrement dans le Massif central. Même le principe de la gestion collective du foncier a fait des émules : il est diffusé aujourd'hui par une organisation comme Terre de liens. ■

José Bové

Débarqué à 20 ans sur le Causse du Larzac pour participer à la lutte contre l'extension du camp militaire, le leader paysan y vit toujours. José Bové brosse le « modèle » construit dans l'adversité et qui a fait de ce rude plateau un îlot de prospérité.

INTERVIEW

Julien Rapegno

■ **Qu'est-ce qui vous a fixé ici ? Les paysages ou la lutte ?** Je suis arrivé début 1973, j'ai été attiré par les grands espaces, une terre sauvage incroyable. Ça a été un choc physique. Et puis, il y a eu la rencontre avec ces 103 paysans qui avaient fait le serment quelques mois auparavant de ne jamais vendre à l'armée, de s'opposer à l'extension du camp militaire. Ils avaient choisi la non-violence comme mode d'action. J'étais objecteur de conscience, ça correspondait à mes engagements personnels.

En 1973-1974, j'ai participé avec des centaines de bénévoles à la construction de la bergerie de la Blaquièrre, qui était un bâtiment illégal. En parallèle avec les grands rassemblements. Tout cela dégageait une émotion et une force terribles. Il est apparu évident pour moi, que c'est sur le Larzac que je m'installerais paysan. Ce que j'ai fait en 1975.

■ **Quelle est l'originalité du modèle de développement construit sur le Larzac ?**

Quand, à la faveur de l'élection de Mitterrand, la bataille contre l'extension du camp militaire a été gagnée, le choix décisif a été de dire : on ne va pas agrandir nos exploitations, on va plutôt installer d'autres agriculteurs et créer les conditions pour qu'ils vivent correctement.

Après 1981 s'est ouverte une période très riche : on a pu lancer tout un projet d'installation, notamment dans les fermes abandonnées. On a augmenté de 25 % le nombre de paysans. On a créé la société civile des terres du Larzac (SCTL), le premier outil qui a permis une gestion collective du foncier. On a signé en 1985 un bail emphytéotique avec l'État, prolongé en 2013. Aujourd'hui, on maîtrise collectivement 8.000 hectares.

■ **Le système de location de terres mis en place est-il suffisamment attractif ?** On a fait le choix du fermage et du bail de carrière, qui court jusqu'à la retraite. Être locataire, ça crée des conditions économiques bien plus favorables que sur beaucoup d'autres territoires en France. On a montré que c'était possible. On voit bien ailleurs, et notamment dans le Massif



JOSÉ BOVÉ. Figure du syndicalisme paysan et de l'écologie, ancien député européen. IROZ GAIZKA/AFP

central, qu'il y a une aspiration à l'installation mais que le foncier est un blocage important.

■ **Avez-vous plus de candidats que de terres disponibles ?** À partir du moment où une ferme est disponible, un appel à candidatures est fait. Il y a une présélection, les candidats finalistes sont invités à exposer leur projet et le conseil de gérance délibère. Si deux-trois candidats tiennent la corde, c'est l'assemblée générale des locataires de la SCTL qui vote. C'est un processus transparent.

On a trois ou quatre fois plus de candidats que de terres disponibles. Un autre outil hérité de la lutte, le GFA (Groupement foncier agricole) Larzac, continue à acheter du foncier et à agrandir le patrimoine collectif.

■ **Le Larzac peut-il être considéré comme le laboratoire de la vente directe ?** L'argent dégagé sur le foncier a permis de créer des outils collectifs. Il y a eu une Cuma (coopérative d'utilisation du matériel) d'abattage puis un GIE (groupement d'intérêt économique) pour vendre la viande. Ensuite, les producteurs de

lait pour le roquefort qui ne se retrouvaient pas dans les pratiques industrielles ont créé les Bergers du Larzac. C'est une structure qui regroupe aujourd'hui une trentaine de producteurs et presque 40 salariés.

« Au fur et à mesure, le Larzac invente des solutions concrètes »

À côté, il y a eu le développement des producteurs fermiers qui ont ouvert un magasin à Millau, puis à Nant (Aveyron). On peut citer aussi le marché paysan de Montredon, créé à la fin des années 1980 et premier du genre en France.

■ **Les revenus tirés de cette valorisation sont-ils au-dessus de la moyenne agricole ?** On dit souvent qu'il faut des projets économiques pour développer le social, on a montré l'inverse. Il y a des projets, une bonne valorisation auxquelles s'ajoutent les aides PAC traditionnelles et la plus value de la bio. On a sur le

plateau une agriculture plutôt florissante. Toute la dynamique sociale issue de la lutte a permis de créer des outils économiques et de pouvoir construire un autre modèle agricole.

Au fur et à mesure, le Larzac invente des solutions concrètes, à la fois pour l'installation agricole et la préservation écologique du territoire. On a été précurseurs sur des alternatives énergétiques, avec, par exemple, une filière bois déchiqueté et du photovoltaïque sur des bâtiments en péril. C'est une approche globale.

■ **Notre-Dame-des-Landes et les ZAD (zones à défendre) sont-elles les filles du Larzac ?** Notre-Dame-des-Landes, c'est un combat qui a commencé dès 1972. La philosophie était la même. En Loire-Atlantique, le projet d'aéroport a été abandonné il y a peu. Tout reste à inventer. On voit que la lutte contre les grands projets inutiles, cet esprit s'est développé et renforcé. Le Larzac a inspiré l'idée de la légitimité contre la légalité. Son message, c'est que le pot de terre peut gagner contre le pot de fer. ■

REPÈRES

José Bové

Éleveur ovin retraité depuis 2009, date de son élection au Parlement européen (sur la liste Europe Écologie les Verts), José Bové vit toujours sur la terre de ses années de militantisme et d'activité. Âgé de 68 ans, José Bové a quitté Strasbourg en 2019. Il a été candidat à la présidentielle de 2007, porte-parole de la Confédération paysanne, et reste un leader altermondialiste de premier plan.

Courants sur le causse

La solidarité et l'esprit collectif qui caractérisent ce territoire ont construit des structures de gestion et associatives solides. Ce qui n'empêche pas les discussions animées. La nouvelle génération d'agriculteurs du Larzac n'a pas toujours la fibre aussi militante que la précédente. En 2016, l'installation de la Légion étrangère sur le camp militaire a révélé des divergences entre gardiens de l'« esprit » du Larzac et « militants modérés », dont fait partie José Bové. ■

LIRE

LA BIBLIOTHÈQUE DE MICHEL DUFRANNE

2021, une rentrée littéraire plus « humaine » que jamais



INNOCENCE JOYEUSE

Luc Chomarat délaisse les polars pour nous offrir une friandise. En racontant ses souvenirs de petit garçon – mais sont-ce réellement ses souvenirs? – de l'entrée à la maternelle jusqu'à la sortie de « rhéto », il nous brosse un portrait de la France des années 60/70, mais surtout nous parle des angoisses, plaisirs, interrogations, bonheurs... de l'enfance et de l'adolescence. Chaque instant (la naissance d'un petit-frère, le premier baiser, etc.), chaque questionnement (comment rendre fiers ses parents? Où se placer dans la cour de récré? etc.) sont abordés avec sensibilité, fraîcheur et humour. Un texte universel, véritable rayon de soleil dans cette rentrée.

Le Fils du professeur,
Luc Chomarat,
La Manufacture de Livres

“Enfant, je refusais de lire !”

LITTÉRATURE. Luc Chomarat, auteur de polars comme de romans de sociétés, auteur jeunesse également, traducteur (une fois... mais quelle fois !) est à Bastia pour Libri Mondì ce week-end. Dans *Le Fils du professeur*, sorti ce mois-ci, il évoque son enfance, une époque « où les enfants n'avaient pas la place qu'ils ont aujourd'hui »

Propos recueillis par Christophe Laurent

Son nom ressurgit de plus en plus souvent dans les rayons de nos librairies. Il a écrit son premier polar, au *Fluveu noir* au début des années 80, avant de se consacrer totalement à son métier de publiciste. Depuis *Un trou dans la toile* (Rivages/noir) en 2016, Luc Chomarat, désormais retraité de son premier métier de publicitaire, est édité au rythme quasi métronomique d'un roman par an. Et jamais où on l'attend. Parlant de cinéma, de littérature, d'internet, écrivant aussi pour la jeunesse... Avec un humour d'une grande finesse, cet amoureux des mots, sait s'emparer des sujets les plus terribles de nos sociétés modernes, tout en les fixant dans une réalité sociale précise, dans le couple, dans la famille. En cette rentrée, il prend un nouveau contre-pied avec le très tendre *Le Fils du professeur* (en sélection Prix Fnac 2020, lire ci-contre), récit d'une enfance dans les années 60 et 70. Luc Chomarat est, demain après-midi, l'invité de Libri Mondì, à Bastia.

Qu'est-ce qui vous a poussé à prendre ce virage, si intime, si personnel, dans ce nouveau roman ?

Le premier confinement m'a beaucoup déprimé. Je me suis dit, « tiens il y a des choses qui ne seront plus possibles, le monde va devenir plus compliqué ». Cela a déclenché quelque chose de nostalgique. Cela nous a tous poussés à réfléchir sur nous-mêmes. Mais ce roman n'est pas trop loin non plus du protagoniste du *Polar de l'été*. Il y a des liens entre mes différents romans même s'ils sont parfois invisibles. Il y a des échos. Le petit garçon du *Fils du professeur* dit qu'il vit dans une famille normale, encore faut-il s'entendre sur ce que cela veut dire, mais pour lui c'est forcément la seule enfance que l'on peut avoir. Al Pacino sur son enfance disait « on était très pauvre mais on ne le savait pas ». Aujourd'hui, avec les réseaux sociaux, c'est sans doute plus difficile de penser comme cela, parce que nous avons très tôt accès à d'autres réalités.

Comment écrire sur son enfance sans verser dans la niaiserie ?

Personnellement, je me relis très peu, je me corrige très peu. L'idée, c'est d'arriver à se souvenir. Se remettre dans ce contexte d'enfant, dans cet esprit, quand on ne se disait pas que notre vie était spécialement triste, gaie ou mignonne : c'était juste la vie. Il faut retrouver ces baskets-là, se positionner à cette hauteur. À ce moment-là, on n'a pas la complaisance que l'on peut avoir quand on est adulte. C'est un peu comme lorsque l'on s'adresse à un en-

fant : il n'y a pas de raison de lui parler comme s'il ne comprenait rien.

« Un père professeur, c'est un père au carré »

Dans *Le Fils du professeur*, ce père, enseignant, pèse à quel point sur le jeune narrateur ?

Un professeur c'est un peu un père au carré. C'est quelqu'un qui sait. On a déjà tendance à penser que son papa sait tout, si en plus il est prof et qu'il a une tendance, quand il s'adresse aux gens, à leur faire cours... en face de ça, il est compliqué de se situer, de trouver son identité, de se construire intellectuellement. C'est une difficulté particulière. C'est notre histoire à tous : comment dépasser son père. Ou le rattraper. C'est très freudien mais je crois que c'est vrai pour les petits garçons. Bien sûr, dans le livre, il y a des choses forcément ressenties. J'ai pris des souvenirs personnels parce que je voulais que ça sonne vrai. Quand on a eu plusieurs histoires d'amour on peut en inventer une. Une enfance on en a eu qu'une. Et c'est sans doute l'expérience la plus forte de notre vie. Donc oui, j'ai eu un circuit de voitures électriques. Mais j'en voulais un depuis tellement longtemps ! Sauf qu'à cette époque mes désirs n'étaient pas très écoutés. C'est vrai que les enfants n'avaient pas, à cette époque, la place qu'ils ont aujourd'hui. On était des choses qui arrivaient, presque des accidents. Si j'écris que « personne ne faisait attention à nous », c'était un avantage et un inconvénient.

Ce dernier roman voit un père qui lit beaucoup. Un jeune frère également. Pas le narrateur. Vous avez fait un rejet étant enfant ?

Cela fait partie de ma relation à mon père pour qui tout passait par les livres. Je refusais de lire les livres qu'il faut lire. Je lisais des BD, je regardais la télé, je ne pouvais pas lire du tout et c'était un vrai conflit entre nous. Je ne me suis mis à lire que lorsque j'ai quitté la maison. Donc j'ai lu tardivement.

Et comme les choses sont toujours ambiguës, j'ai fini par écrire des livres. J'ai donc reconnu un certain héritage. Mais toutes les vies sont comme ça : on est né dans tel endroit, dans telle culture, de telles personnes. Ce sont nos bagages. Il faut à la fois se révolter contre tout ça, en se disant c'est ma vie, et en même temps, c'est stérile de ne pas se servir de ce que l'on nous a donné de bien.

Le Fils du professeur grandit avec la seule télé comme écran. L'hyper connexion aux écrans, cela vous interpelle depuis plusieurs romans ?

C'est toujours pareil : quand on est libre de quelque chose, rien n'est grave. Lorsque quelque chose arrive sur le plan technique, ce n'est ni bien ni mal. Le seul problème, c'est l'usage. Maintenant, avec les téléphones portables, je constate que je parle à des gens qui regardent leurs téléphones.

Si on devait sortir un film réaliste ou néo-réaliste, les personnages se parleraient sans se regarder. Un ado privé de son téléphone pendant 24 heures, il le vit comme une amputation. Je me suis aussi rendu compte qu'avec le GPS, on ne peut plus se perdre... c'est dommage. Parce que si tu ne peux plus te perdre, cela signifie que tu ne peux plus trouver ton chemin !

Personnellement, j'étais un accro à la télé et ça rendait mes parents fous parce que même s'il faisait beau, je passais l'après-midi devant des émissions, des films. Et à 25 ans, ma télé a explosé. Je n'en avais plus. Comme je n'avais pas l'argent de suite, je n'en ai pas racheté... au bout de trois semaines, je me suis aperçu que j'étais très bien. Et je m'en suis passé pendant 20 ans. Je travaillais dans la pub et je n'avais

pas de télé ! Ce qui est important c'est de pouvoir être libre de ces technologies. Et un être humain en 2021, c'est deux bras, deux jambes et un téléphone. Je ne sais pas ce que cela va donner plus tard... mais j'aimerais juste que les gens autour de moi lâchent un peu leurs appareils. Attention, je me méfie de la nostalgie. Mais regardez, il n'y a plus de lettres d'amour ! Plus de cartes postales ! Cela faisait partie des petites joies de la vie.

Le polar de l'été, Un petit chef-d'œuvre de littérature, Le dernier thriller norvégien... est-ce de l'ironie sur ce monde du livre ?

Non. C'est même le contraire. Dans *Le thriller norvégien*, où la littérature est considérée comme un ab-

solu, au même titre que les autres arts, elle est aussi un business, c'est le monde de l'édition. Vis-à-vis de ça, oui, j'ai une certaine ironie parce que je vois bien comment ça se passe. Malgré les apparences, je traite de sujets assez graves et je préfère que ce soit un peu drôle. *Un trou dans la toile*, c'est sur la part de liberté qui nous reste dans ce monde numérique... ce n'est pas très marrant. *Le dernier thriller norvégien* c'est sur la disparition éventuelle de l'écrit,

Il y en aura pour tous

Tout comme il y a eu Nicolas Mathieu en ouverture l'an passé, cette année, c'est Florence Aubenas qui donnera le coup d'envoi ce soir, dans les jardins suspendus du musée. Puis, comme d'habitude, les auteurs se succéderont durant le week-end, à raison de trois par après-midi. Des rencontres de 45 minutes, voire une heure, où, outre l'animateur, le public aura tout loisir d'interpeller l'auteur, l'autrice. Le programme de cette nouvelle édition est d'un équilibre rare, avec trois femmes, quatre hommes mais surtout du roman, bien sûr, qu'il soit intimiste ou historique, de la nouvelle, de la non fiction, six Français et un Américain. Ce n'est pas un festival de la littérature mais bien des littératures.

Et les organisateurs insistent encore pour rappeler qu'il n'y a pas d'entre soi, de coterie, encore moins de snobisme, ces rencontres se veulent

décontractées, sans prétention, pour ceux qui ont lu les livres et pour ceux qu'ils veulent les découvrir. Casser l'image sacrée, tellement tricolore, de l'auteur intouchable, inaccessible, c'est aussi un peu l'objectif de Libri Mondì.

En revanche, au regard du succès des précédentes éditions, il est bon d'arriver en avance et de conserver les gestes barrières.

Programme : vendredi 18 h, Florence Aubenas ; samedi 14 h 30, Luc Chomarat ; 16 heures, Kapka Kassabova ; 17 h 30, Jérôme Garcin ; dimanche 14 h 30, Yan Lespoux ; 16 heures, Judith Perrignon ; 17 h 30, Lance Weller.





Jouer aux cow-boys, embrasser les filles... récit d'une enfance

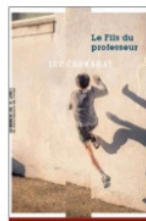
« - Qu'est ce qui se passe dans la tête d'un garçon ? La question me prenait toujours de court. Une chose est sûre il n'y passait qu'une chose à la fois. Le foot, par exemple. Le foot n'est pas une option. Le latin, le grec, sont des options. Le foot, c'est obligé. Si tu es un garçon. » Au fil des 265 pages, *Le Fils du professeur* déroule le fil d'une enfance qui commence dans la cour de récréation de l'école primaire, à jouer aux cow-boys en faisant le pistolet avec les doigts et se poursuit jusqu'en terminale et les premières sensations amoureuses. Ce sont les années 60 et 70. Et le narrateur, jamais nommé (mais on se doute bien qu'il ressemble fort à l'auteur), conte ses « aventures », les voyages dans la 2CV familiale, le séjour espagnol avec sa belle cousine et les

heures à lire des BD dans son lit. Entre les lignes, c'est aussi un père involontairement écrasant, un père de savoirs, que l'on ne veut justement pas affronter sur son terrain, celui de la lecture, celui du livre. Dans de merveilleux tons Ko-

dachrome, Luc Chomar parvient à restituer des sentiments enfouis, des odeurs oubliées (les cigarettes brunes), des sons du passé (le flipper), sans tomber dans le grandiloquent ou le moraliste. L'auteur s'intéresse à la joie d'être enfant, puis aux tourments de l'adolescence.

Comment être choisi parmi les premiers dans l'équipe de foot ? Et, surtout, comme embrasser ? C'est délicat, tendre et le lecteur se dit que, oui, être enfant, c'est, souvent, un bonheur simple. ■

Ch. L.



Le Fils du professeur
La Manufacture de livres,
265 pages, 19,90 euros

sur un monde qui devient totalement numérique. Je préfère en faire une fantaisie. Et puis, pour être franc, je n'ai pas envie d'emmerder les lecteurs !

Après le succès d'*Un trou dans la toile*, Grand prix de littérature policière, vos lecteurs s'attendaient à vous voir creuser cette veine du polar...

J'aime bien tous les genres. Quand on rentre dans une librairie, il y a des rayons polar, science-fiction, littérature générale, développement personnel... chez moi, dans les étagères, c'est en vrac. Les genres, c'est du marketing.

Ce qui m'intéresse c'est si le bouquin est bon ou pas. Pour écrire c'est pareil. Là, j'essaie d'écrire un bouquin sur mon chien. Sur les animaux. Je vais dire un gros mot mais je trouve que c'est une démarche capitaliste de mettre une étiquette, de trouver une catégorie. C'est moins vrai au cinéma, parce que le public s'intéresse aux acteurs ou aux réalisateurs et

qu'ils font souvent un peu de tout. La littérature est plus marketée. *Crimes et Châtiments* devrait être au rayon polar alors ! C'est là-dessus qu'a été pensée la série Colombo.

« Jim Thompson est un grand »

Sur votre précédent métier dans la publicité, que l'on croise dans plusieurs romans, pourquoi être aussi dur avec ce milieu ?

C'est le monde du travail du général. Qui n'est pas si simple. Sinon il n'y aurait pas de chômeurs. Bien sûr, je manie le cliché comme lorsque j'écris sur la coke en pensant à des personnages que j'ai connus. Ce n'est peut-être pas de bon ton de dire ça mais c'est un métier que j'ai beaucoup aimé, qui m'a beaucoup appris. On n'en connaît que les clichés. Et

quand j'ai vu la série *Mad Men*, qui se passe pourtant dans les années 50 aux États-Unis, je me suis dit que c'était assez juste de ce qui se passait dans une agence.

Ces premières lignes, « J'ai pris le tramway pour sortir de la ville... », vous vous en souvenez ?

La mort viendra, petite ! Le roman de Jim Thompson, que j'ai traduit pour Rivages en 1988. Thompson, c'est vraiment un grand. Je connaissais Guérif (fondateur de Rivages) et il m'avait confié ça.

Je trouvais tellement mythique d'avoir traduit Thompson.

Et dans ce bouquin, son héros a, c'est rare chez lui, cette part de lumière, c'est une histoire assez tendre pour une fois, tout en gardant l'âpreté de ses autres textes. Je n'ai pas continué la traduction parce que j'avais commencé à travailler dans la pub et j'avais besoin de contact social. La traduction, c'est plutôt

solitaire. Et je ne pouvais pas forcément en faire un métier.

Vous avez écrit sur le cinéma, fait une préface pour un essai sur Richard Fleischer. Le scénario ne vous a jamais tenté ?

Ce ne sont pas des mondes aussi poreux que l'on pourrait le croire. Cela ne me déplaît pas. Y compris pour des raisons économiques.

Mais il y a une question de délais bien différente, entre une écriture et une mise sur écran, il peut se passer cinq ou six ans.

Mon cinéma, celui que j'aime, c'est comme les livres, j'ai envie de dire que j'aime les bons films, sans genre spécial. J'aime Ozu, Tarkovski, ou Argento, Friedkin, Carpenter. Je viens d'aller voir *Bac Nord*, j'ai trouvé ça formidable.

Si le cinéma français commence à faire des films pareils !

LE FIGARO magazine

ROMAN

TOUT EST POSSIBLE

*** *Le Fils du professeur*,
de Luc Chomarat, La Manufacture
de livres, 272 p., 19,90 €.

Mai 68 a suscité de grandes interrogations : prenez *Le Prisonnier*, la série la plus bizarre de l'époque, la voici stoppée net par l'ORTF sans la moindre explication. Autant dire que le petit narrateur ne saura jamais si Numéro 6 s'en est sorti. Et ce genre de mystère-là, le gamin en a plein son cartable : pourquoi sa mère est-elle si triste, pourquoi son père est-il si austère, pourquoi faut-il croire en Dieu et pourquoi les filles sont-elles incompréhensibles ? Luc Chomarat nous embarque dans l'univers à la fois banal et extraordinaire de son protagoniste durant les 17 premières années de sa vie. Son quotidien à Saint-Étienne, pas folichon, sa passion pour la BD ou la télévision qui démultiplient sa débordante imagination et le fait s'interroger sur le monde : les hommes marchent sur la Lune tandis que sa cousine adorée se fait femme, la bombe atomique pourrait bien exploser tandis que le collège devient mixte. Et puis, l'enfance s'éloigne, sensation aussi formidable qu'inquiétante que l'auteur transforme en grande aventure. Il fait surtout parler son petit personnage sans aucune fausse note et ce roman plein de drôleries, teinté de douce nostalgie, sonne juste.

Laurence Caracalla



LE FIGARO magazine

LE MARQUE-PAGE
DE NICOLAS UNGEMUTH

L'ENFER DU DÉCOR

★★ *Hollywood, les hommes et moi*, de Barbara Payton, La Manufacture de livres, 297 p., 18,90 €. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Dominique Forma.

Qui se souvient de Barbara Payton ? Personne. Elle fut pourtant une starlette célèbre comme il y en eut tant à la fin des années 1940. Ses films, même s'il lui est arrivé de tourner avec James Cagney, Gary Cooper ou Gregory Peck, n'ont pas laissé de trace, mais elle faisait à l'époque la une des magazines, était payée 10 000 dollars la semaine, passait pour une reine de beauté, était l'amie d'Ava Gardner et Lana Turner avec qui elle se baignait nue à Palm Springs, ce qui agaça Frank Sinatra, soupçonnant son Ava adorée de saphisme décadent. Les

hommes lui couraient après, elle n'était pas contre. Elle a été la maîtresse de Bob Hope, d'acteurs oubliés, d'un ancien boxeur, couchait avec des Noirs – ce qui ne plaisait pas à son agent ni aux journaux à scandale – et des femmes. Puis ce fut la chute : alcool à gogo, drogue, plus de films. Elle devint serveuse dans une boîte de strip-tease, employée d'une blanchisserie, et finalement prostituée, vendant ses passes pour cinq ou dix dollars. L'un de ses clients la cribla de coups de couteau. La police la retrouve souvent dans la rue, inconsciente.

En 1962, un journaliste lui propose une petite somme pour qu'elle lui raconte sa vie alors qu'elle est devenue obèse et vit dans un taudis. Les entretiens ont donné ce livre : Payton y raconte sa déchéance avec humour et lucidité (le titre anglais est *I'm Not Ashamed*, soit « Je n'ai pas honte »). C'est *Hollywood Babylone* en pire. Car comme le dit Dominique Forma dans sa préface impeccable, « le cinéma coûte cher ». Souvent, « le prix d'entrée est une vie déchiquetée ».



Direction Formation et Scolarité
Service des Inscriptions Administratives
1 RUE VICTOR COUSIN
75230 PARIS CEDEX 05
<http://scolarite.contact.paris-sorbonne.fr>

DEMANDE DE TRANSFERT ARRIVÉE

ANNÉE UNIVERSITAIRE 20 21 / 20 22

☒ **TRANSFERT TOTAL**

☐ **TRANSFERT PARTIEL** (si vous poursuivez des études dans votre université d'origine)

NOM : Peucelle NOM d'usage ou marital :
Prénom(s) : Chimène Zulma
Adresse : 34 rue Feutrier
Code postal : 75018 Ville : Paris
Tél. : 0695312754 Courriel : chimene.peucelle@yahoo.com
Date de naissance : 20 mars 2000 Nationalité : Française N° INE : 061296665GA
Baccalauréat - Série : Littéraire Année d'obtention : 2018 Académie : Bordeaux

INSCRIPTIONS ADMINISTRATIVES DEPUIS LE BACCALAURÉAT

Années universitaires	Universités	Cursus	Semestres	Résultats
2018-2020	Université Bordeaux Montaigne	DUT Métiers du livre	4	Admise
2020-2021	Université de Paris	LP édition et commerce du livre	Unique	Admise

Je sollicite le transfert de mon dossier de l'Université : Université de Paris, IUT Paris Descartes
vers la Faculté des Lettres de SORBONNE UNIVERSITÉ
en : Licence : ☐ 1^{ère} année ☐ 2^{ème} année ☐ 3^{ème} année
Master : ☒ 1^{ère} année ☐ 2^{ème} année
pour la Mention suivante : Master 1 Spécialité /Parcours : Création Editoriale Multi-supports
Motif(s) de la demande de transfert : Poursuite d'études

Avez-vous l'intention de vous réinscrire dans votre université d'origine ? ☐ oui ☒ non
Si oui, quelles études y poursuivrez-vous ?

IMPORTANT

Si vous avez des acquis à faire valider, veuillez vous adresser au bureau des Licences (galerie Richelieu - Salle C346) ou au Bureau des Masters (galerie Richelieu – Salle C361).

Date :

Signature de l'étudiant(e) :



Avis du Président de l'Université d'origine	Avis du Doyen de la Faculté des Lettres de SORBONNE UNIVERSITÉ
☐ FAVORABLE ☐ DÉFAVORABLE Motif en cas de refus : Date : Signature : Imprimé à retourner impérativement à l'étudiant(e) par l'Université d'origine	☐ FAVORABLE ☐ DÉFAVORABLE Motif en cas de refus : Date : Signature :

(Lire ATTENTIVEMENT la notice Cerfa avant de remplir ce document)

Mode contractuel de l'apprentissage 1

L'EMPLOYEUR	☒ employeur privé	☐ employeur « public »*
Nom et prénom ou dénomination : La Manufacture de livres	N° SIRET de l'établissement d'exécution du contrat : 5 0 5 3 0 3 0 6 5 0 0 0 1 3	
Adresse de l'établissement d'exécution du contrat : 52 rue Galande	Type d'employeur : 12	
Complément :	Employeur spécifique : 0	
Code postal : 7 5 0 0 5	Code activité de l'entreprise (NAF) : 0 0 0 1 3	
Commune : PARIS	Effectif total salariés de l'entreprise : 0 0 0 0 0 0 0 0	
Téléphone : 0 1 4 5 6 6 9 0 0 8	Convention collective applicable :	
Courriel : pierre.fourniaud@lamanufacturedelivres.com	CCN de l'EDITION	
	Code IDCC de la convention : 2 1 2 1	
*Pour les employeurs du secteur public, adhésion de l'apprenti au régime spécifique d'assurance chômage : ☐		

L'APPRENTI(E)	
Nom de naissance de l'apprenti(e) : PEUCELLE	
Prénom de l'apprenti(e) : Chimene	
NIR de l'apprenti(e)* : 2 0 0 0 3 3 3 6 6 3 0 6 1	Date de naissance : 20/03/2000
<i>*Pour les employeurs du secteur privé dans le cadre L.6353-10 du code du travail</i>	Sexe : ☐ M ☒ F
Adresse de l'apprenti(e) : 34 rue Feutrier	Département de naissance : 0 3 3
Complément :	Commune de naissance : BORDEAUX
Code postal : 7 5 0 1 8	Nationalité : 1 Régime social : 2
Commune : PARIS	Déclare être inscrit sur la liste des sportifs, entraîneurs, arbitres et juges sportifs de haut niveau : ☐ oui ☒ non
Téléphone : 0 6 9 5 3 1 2 7 5 4	Déclare bénéficiaire de la reconnaissance travailleur handicapé : ☐ oui ☒ non
Courriel : chimene.peucelle@yahoo.com	Situation avant ce contrat : 4
Représentant légal (à renseigner si l'apprenti est mineur non émancipé)	Dernier diplôme ou titre préparé : 6 2
Nom de naissance et prénom :	Dernière classe / année suivie : 0 1
Adresse du représentant légal	Intitulé précis du dernier diplôme ou titre préparé : Licence professionnelle Édition et Commerce du livre
Complément :	Diplôme ou titre le plus élevé obtenu : 6 2
Code postal :	
Commune :	

LE MAÎTRE D'APPRENTISSAGE	
Maître d'apprentissage n°1	Maître d'apprentissage n°2
Nom de naissance : FOURNIAUD	Nom de naissance :
Prénom : Pierre	Prénom :
Date de naissance : 3 1 / 0 3 / 1 9 6 7	Date de naissance :

☒ L'employeur atteste sur l'honneur que le maître d'apprentissage répond à l'ensemble des critères d'éligibilité à cette fonction.

LE CONTRAT

Type de contrat ou d'avenant :

Type de dérogation : à renseigner si une dérogation existe pour ce contrat

Numéro du contrat précédent ou du contrat sur lequel porte l'avenant :

Date de conclusion :
(Date de signature du présent contrat)

01/09/2021

Date de début d'exécution du contrat :

01/09/2021

Si avenant, date d'effet :

Date de fin du contrat ou de la période d'apprentissage : 31/07/2023

Durée hebdomadaire du travail :

heures minutes

Travail sur machines dangereuses ou exposition à des risques particuliers : ☐ oui ☒ non

Rémunération

* Indiquer SMIC ou SMC (salaire minimum conventionnel)

1 ^{re} année, du	01/09/2021	au	31/08/2022	:	61	% du Smic	;	du		au	:	% du			*
2 ^{ème} année, du	01/09/2022	au	31/07/2023	:	78	% du Smic	;	du		au	:	% du			*
3 ^{ème} année, du		au		:		% du	;	du		au	:	% du			*
4 ^{ème} année, du		au		:		% du	;	du		au	:	% du			*

Salaire brut mensuel à l'embauche :

. €

Caisse de retraite complémentaire :

Avantages en nature, le cas échéant : Nourriture : , € / repas Logement : , € / mois Autre :

LA FORMATION

CFA d'entreprise : ☐ oui ☒ non

Dénomination du CFA responsable :

ASFORD - CFA DE L'EDITION

N° UAI du CFA :

N° SIRET CFA :

Adresse du CFA responsable :

21 rue Charles Fourier

Complément :

Code postal :

Commune : PARIS

Visa du CFA (cachet et signature du directeur) :

CFA de l'Edition

21, Rue Charles-Fourier - 75013 PARIS

Tél. 01 45 88 39 81

N° 075 4816 C



Diplôme ou titre visé par l'apprenti :

Intitulé précis :

Master professionnel métiers de l'Edition et de l'Audiovisuel

Code du diplôme :

Code RNCP :

Organisation de la formation en CFA :

Date de début du cycle de formation :

13/09/2021

Date prévue de fin des épreuves ou examens :

08/09/2023

Durée de la formation : heures

☒ L'employeur atteste disposer de l'ensemble des pièces justificatives nécessaires au dépôt du contrat

Fait à :

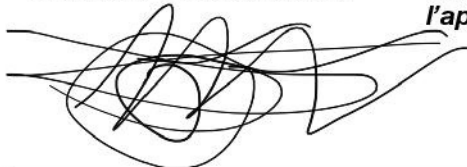
Signature de l'employeur

Signature de l'apprenti(e)

Signature du représentant légal de l'apprenti(e) mineur(e)



LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres
101, rue de Sévres - 75006 PARIS
01 45 66 90 08
contact@lamanufacturedelivres.com



CADRE RÉSERVÉ À L'ORGANISME EN CHARGE DU DÉPÔT DU CONTRAT

Nom de l'organisme :

N° SIRET de l'organisme :

Date de réception du dossier complet :

Date de la décision :

N° de dépôt :

Numéro d'avenant :

L'Est éclair



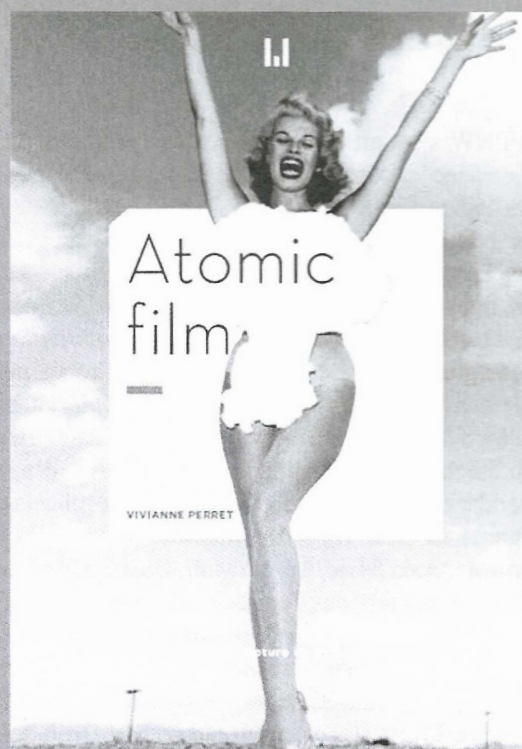
LE FILS DU PROFESSEUR

Le narrateur, dont la famille a récemment été rapatriée d'Algérie où son père enseignait, habite à Saint-Etienne. De son enfance à son adolescence, nous suivons ses découvertes, ses questionnements et les cheminement de sa pensée. Le père, professeur en lycée, est rigide et se lamente du manque de culture de son fils. La mère, femme au foyer, sait offrir des moments de magie pure, mais ils sont finalement rares et le narrateur ne semble pas trouver

sa place dans cette famille. Il est toujours difficile d'écrire sur ce « presque rien », qui est pourtant l'essence même de nos existences, sur la volatilité des sentiments, sur le temps qui passe et sur cette insatisfaction qui, parfois, nous mine. Luc Chomar, dans ce roman, y parvient avec maestria. Alors bien sûr, il n'y a pas de rebondissements, de rencontres imprévues, de coups de foudre improbables à Beverley Hills ou à Shanghai, mais si vous décidez de venir à la rencontre de Bruno, de Batou, de Constance, d'Audrey et des autres, alors vous ne regretterez pas le voyage.

Le fils du professeur - Luc Chomar, ed. La Manufacture de livres, 265 pages, 19,90 euros.

MÉDECINE & GUERRE NUCLÉAIRE



Atomic film

de Viviane Perret

www.lamanufacturedelivres.com

Dans le désert du Nevada, dans les années 1950, pendant que les USA expérimentent leurs bombes atomiques, les écoles organisent des sorties pour admirer les champignons atomiques et les enfants jouent avec la « neige » qui retombe dans leur jardin.

C'est dans ce cadre que commence le tournage du film « Le conquérant » avec John Wayne et Susan Hayward.

Ce livre prenant est le récit romancé de ce tournage et de ces irradiés célèbres et inconnus. ■

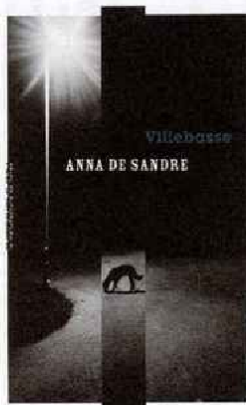


MARCO DE LEMOS

LIBRAIRIE CLAIR-OBSCUR, ALBI

Anna de Sandre nous emmène à Villebasse, un village du sud-ouest de la France parmi tant d'autres. La rudesse persistante de l'hiver y affecte la vie des habitants, cabossés par des conflits familiaux, la désertification industrielle ou la solitude qui les a résignés à se construire un nouvel horizon. Dès les premières pages, nous sommes embarqués par la qualité de l'écriture. Pour son premier roman, l'autrice arrive, malgré la constellation de personnages, à maintenir le fil narratif jusqu'à la fin grâce à des chapitres courts mais denses où l'histoire baigne, pour notre plus grand plaisir, dans des descriptions poétiques.

À côté de « gens ordinaires » hauts en verve, on croise « Le Chien », animal errant et mystérieux par ses attitudes, tantôt justicier, tantôt confident, auquel on s'attache très vite. Mais au cœur de cette vallée, il y a un personnage qui surplombe les autres, c'est cette lune bleue, troublante, qui irrigue l'histoire de vagues fantastiques. Mais quoi de plus parlant qu'un extrait ? « La lune bleue arriva au milieu du ciel. Son opposition avec le soleil embrumait la scène, donnait un halo flou aux chiens qui écumaient. Le charmeur d'abeilles aimait cet instant comme il aimait la danse de ses insectes. L'agitation était pour lui la langue du désordre. Elle produisait des formules magiques qui le stimulaient et qui précédaient ses choix. » ¶



VILLEBASSE
Anna de Sandre
La Manufacture
des livres
224 pages
18,90 €

EXTRAIT

“ DEPUIS QUE Le Chien était entré dans Villebasse, aux premiers jours de cet hiver particulièrement froid, on avait le sentiment incongru que la mort survenait davantage qu'à l'habitude ici, et plus qu'aux alentours. Ce n'était pas remarquable par tout le monde, mais tout de même, la coïncidence était citée au Ventre de l'ogresse après que les clients les plus fidèles avaient claqué leur monnaie de la semaine en méchantes bières et qu'il ne leur restait plus qu'à prolonger la conversation pour rester encore un peu. Par exemple, Cédric Volta avait perdu son oncle Vincent à la chasse au lièvre un jour de neige : les setters anglais avaient rebroussé chemin pour chercher une aide qui arriva trop tard, l'homme était déjà mort. Une crise cardiaque. Son âme en s'échappant le laissa mourir sans un cri, car la dernière volonté de l'oncle Vincent, ou plutôt son ultime réflexe, fut de garder son honneur jusqu'au bout en n'alertant pas le gibier. Et le fait est qu'une hase gestante qui s'en venait un peu plus tard varia sa course pour tracer à cinq paumes de son corps en laissant de petites crottes. Sébastien Chapelle garda pour lui que Dieu avait exaucé ses prières, car nul

n'avait besoin de savoir que Vincent Volta lui avait planté des cornes ; Cédric récupéra ses chiens, de braves bêtes à l'arrêt ferme, redoutables avec les bécasses. Autre fait divers qui eut lieu quasiment en suivant : la petite Marion des Alliot échappa à la surveillance de ses parents et fila droit à la rivière où la nouveauté d'un embâcle de glace l'attira sur la surface gelée qui céda comme une branche. Le reste fut plus ordinaire, à part la quantité. C'est à la mort du clerc significateur que le rapprochement se fit à rebours, s'insinuant dans les esprits avec la rapidité d'une légende ; or, chacun sait que, lorsque le soupçon devient croyance puis conviction, ce n'est plus la peine de chercher une preuve.

Villebasse était une nasse de bois et de pierres sur une terre ferme au fond d'une vallée fertile qui avait grandi machinalement dans le Sud-Ouest de la France sur un ancien oppidum grâce à un faisceau de voies romaines, de forêts et de cours d'eau. Son pouvoir de sédentarisation avait opéré dès la période du néolithique, et nul besoin d'étudier ses artefacts archéologiques pour valider cette hypothèse : elle semblait avoir été construite pour fixer les instables. Depuis toujours, elle attirait des gens à la vie nomade qui ne voulaient ou ne pouvaient plus la

quitter une fois qu'ils y avaient passé une première nuit, car la petite ville semblait dotée de propriétés prodigieuses. Certains hermétistes affirmaient qu'elle avait été un haut lieu de pratiques magiques qui visèrent, avec succès, à la rendre si bien invisible qu'elle n'avait jamais intéressé les rois ni les chefs belliqueux. Les livres d'histoire n'y situaient aucune bataille. La modestie de son apparence leurrait les plus envieux ; elle était parvenue jusqu'ici sans héritage ni subvention sur la seule bécaille de la bonne volonté de ses habitants. Des gens de peu, certes, mais qui – à force d'engendrer toujours au même endroit sans jamais que leurs héritiers s'installent ailleurs ou rarement –, parvinrent à la borner et lui donner les bâtisses et les réseaux de rues que les illustres membres d'une dynastie auraient pu lui envier. Quand la neige recouvrait Villebasse, bâchant la terre et poudrant les toits comme un glaci, alors ses habitants estimaient qu'il était l'heure de la remballer : tout s'était joué aux saisons précédentes, la pièce était terminée et il fallait rentrer. Il n'y avait pas eu d'applaudissements et le montant acquitté dès l'entrée – c'est-à-dire aux jours actifs du printemps – devait leur donner le droit de quitter la salle de spectacle dans le calme de l'hiver nouveau. ¶

Contes de la lune bleue sous la neige

Villebasse est une petite ville de province parmi tant d'autres, perdue au cœur d'une vallée anonyme. Une ville glue, que ses habitants ne peuvent quitter et où les étrangers restent scotchés à jamais. Une ville froide, anesthésiée par un hiver glacial qui engourdit corps et âmes et semble devoir durer toujours. Une ville où les espoirs s'éteignent et les envies s'étiolent. Rose, Ben, Coline et tant d'autres, chacun se débat contre un destin qui les assigne à résidence, insectes prisonniers dans un bocal d'apparence hermétique. Un jour, il y a quelques années de cela, une mystérieuse lune bleue surnuméraire s'est levée, dont la lueur bizarre semble avoir tout détraqué. Puis Le Chien est arrivé, animal énorme et inquiétant, sans maître ni attache. Chasseur ou gardien, vengeur ou protecteur, nul ne le sait vraiment. Sa silhouette massive et mouvante hante la cité comme une divinité païenne, tour à tour menaçante et porteuse d'espoir.

La ville, Le Chien et la lune bleue sont les cœurs de *Villebasse*, de Anna de Sandre. Ils sont les totems autour desquels tournoient de nombreux personnages dont les histoires s'ignorent, se croisent ou se combinent, formant la trame d'un récit aux multiples sonorités. Ce premier roman composé par Anna de Sandre est une mélodie riche et obsédante. Une œuvre réaliste et onirique, à la sombre beauté poétique, qui happe et emporte.

Villebasse
Anna de Sandre

La manufacture de livres - 224 p - 18,90 €

